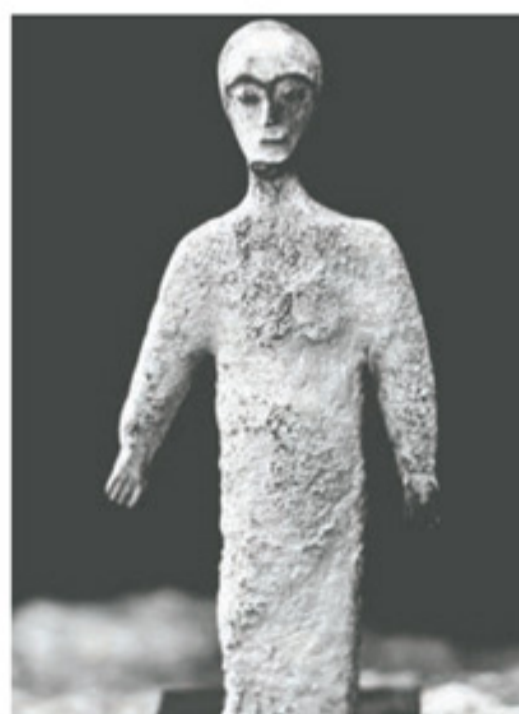


# JEAN CHARLEBOIS



AU  
MÊME  
MOMENT



LES HEURES BLEUES



AU MÊME MOMENT



JEAN CHARLEBOIS

# AU MÊME MOMENT

POÉSIES ENVELOPPÉES DE PROSES

Préface  
de  
André Brochu

Avec huit photographies  
de  
Michel Tulin

Les heures  
**bleues**

LES HEURES BLEUES

560, rue Mercier

Saint-Lambert (Québec)

J4P 1Z5

[info@heuresbleues.com](mailto:info@heuresbleues.com)

<http://www.heuresbleues.com/>

Diffusion Dimedia (Canada)

<http://www.dimedia.com/>

ISBN 978-2-924277-18-8 (papier)

ISBN 978-2-924277-35-5 (pdf)

ISBN 978-2-924277-36-2 (epub)

DÉPÔT LÉGAL : BANQ, 2014

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés

© 2014, Les Heures bleues, Jean Charlebois et Michel Tulin

*Infographie :*

Jean Yves Collette

*Éditions électroniques :*

Jean Yves Collette, Anne-Marie Arel

[info@vertigesediteur.com](mailto:info@vertigesediteur.com)

Les Heures bleues reçoivent pour leur programme de publication l'aide du Conseil des Arts du Canada et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (Sodec). Les Heures bleues bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du Gouvernement du Québec, géré par la Sodec.

*à Jacques Bouchard,  
mon frère de sang depuis plus d'un demi-siècle*

*Je n'invente pas les mots. Mais j'invente des objets, des êtres, des événements,  
et mes sens sont capables de les percevoir.*

*Je me crée des sentiments. J'en souffre ou j'en suis heureux. [...] S'il me fallait  
douter de cette réalité, plus rien ne me serait sûr, ni la vie, ni l'amour, ni la  
mort. Tout me deviendrait étranger.*

PAUL ÉLUARD

*Premières vues anciennes*

## PRÉFACE

*Quarante-cinq ans d'écriture, sans compter les années d'apprentissage. Car dès l'âge de dix ans, alors qu'il est pensionnaire chez les religieuses, Jean Charlebois, l'enfant de Baie-Saint-Paul, s'engage dans une aventure dont on ne revient pas. Bien entendu, il lui faudra mettre le temps avant que les espoirs trouvent les mots qui les incarnent. Tout commence en 1969, un peu avant, un peu après, avec la publication de poèmes dans les journaux puis de Popèmes absolument circonstances incontrôlables, aux accents bien dignes de l'époque où ils furent écrits.*

*Une fois en piste, il est écrivain de trois façons, que j'énumère sans souci de la chronologie. Écrivain public, il gagne sa vie en se mettant au service d'employeurs divers, prête sans ambages son discours et son style, les élève à la hauteur du langage pratique. Le langage net, d'une parfaite correction, d'une absolue transparence ; celui par qui la raison positive existe. Puis il est homme de lettres, et d'abord poète splendidement déluré, voué à la célébration des choses de la vie et de l'amour, cœur magnifique. Enfin, homme de lettres aussi et tout autant, il est prosateur, créateur-roi de quelques fictions tournées vers les secrets intimes ou auteur de réflexions aiguës sur les contresens de ce monde.*

*Car il est, à l'occasion, un écrivain engagé, dont la prose refuse les enjolivements pour circonscrire avec une implacable précision une situation critique. Tel est le cas ici, avec l'évocation du réchauffement de la planète et de la fonte des glaciers (« Oh ! »). Ce sujet gravissime pourrait rappeler le zèle prophétique d'un Victor Hugo. Charlebois, dont l'inspiration est spontanément ludique, est capable du plus grand sérieux. Sa dénonciation de la mondialisation (« Un monde peut en cacher un autre ») ou des visées américaines sur les eaux canadiennes (« Scoop ») sont de la même encre. Sans doute faut-il être ou avoir été écrivain public*

*pour cerner avec autant d'intensité les conjectures de la planète, tout en les transposant dans le filon de la conscience littéraire. Il s'agit là de haute politique, inspirante et inspirée. La même ouverture se manifeste à propos du problème québécois de la disparition du français (« J'autre »). Trois figures de premiers ministres incarnent le « rêve d'un pays qui s'articulait autour du grand fleuve bleu-vert », également méritants aux yeux de l'écrivain : Robert Bourassa, René Lévesque et Jacques Parizeau (Id.). La formation d'une telle trinité dépasse la conception partisane et illustre la complexité du discours du prosateur.*

*Mais venons-en au poète, qui marche à égalité avec le précédent, même si le lecteur peut – de justesse, tout au plus – le préférer à l'autre. Ce qui frappe de prime abord dans les « poésies enveloppées de proses », c'est la qualité du chant, à la fois ferme et fluide, qui se nourrit de la reprise des mots :*

*Je te regarde regarder la lumière qui te regarde  
couleur poil de loup qui te sied à l'image du cœur dans ton cœur  
[...] ( «Graffitis» )*

*Quelle merveille ! Dans le premier vers, tout devient regard, élan immatériel et lumineux à la fois puisque la lumière transcende la matière, tout devient union par la fusion de toi, de moi et du monde. Et si la lumière regarde, c'est que le monde est un être vivant, une conscience. La lumière est d'ailleurs assimilée à la « couleur poil de loup », à un fantasme animal, invention du poète qui va chercher une notation imprévue, en l'occurrence dans le registre de la nature sauvage, pour rehausser la fête de l'immatériel. La poésie de Charlebois regorge de telles surprises, passe avec aisance d'un registre de l'être à un autre sans même se priver des ressources du trivial dès lors converti au fabuleux : « [...] ma langue / qui tarde à se draper dans l'amour à lèvres à foison // qui rend les bouches fusionnelles brillantinées » (Id.) Bouches brillantinées ! Bouches étincelantes de cristal amoureux ! Le plus sûr effet des images de cette poésie, c'est qu'elles nous ouvrent la voie d'un délire pareil à elles. Jamais l'audace des mots ne*

rebut la lecture, tant elle transporte la faculté de rêve vers les plus belles évidences de sentiment. Il y a une femme, Paruline, qui enchante à coup sûr le poète amoureux et le rend capable de toute expansion hors de soi, dans la direction du pays à vivre :

*Elle compte sur les alchimies des corps malins plaisirs  
et l'élégance de son langage du vieux pays sans roi  
pour tendre le lit dans la bonne direction pour en faire un fleuve  
vers l'infini qui sait parfaitement prendre son temps [...]*

(Id.)

L'amour est la voie royale vers la totalité des êtres et des choses, et Paruline, l'épouse et la Française, vit au cœur même de cet amour. Avec elle, la sensualité, l'émotion, l'âme et l'esprit forment ensemble la vibrante signature du poème.

Pourtant, ailleurs et même ici, le malheur existe. Il y a eu le « gentil grand-père aux yeux bleus bleus bleus » (« Stop »), que la tristesse, cette folie, a conduit à la clinique, et le poète-prosateur se voit lui-même menacé d'une telle épreuve. Comment concilier tant de bonheur, tant de santé dans le récit habituel ou dans l'envol poétique, avec l'évocation des catastrophes, qu'il s'agisse de celles qui guettent la planète ou de celles qui s'en prennent à la personne ? Comment harmoniser les contraires ?

C'est ici que prose et poésie établissent leur profonde connivence. La vie et la mort se saluent. La joie se déverse en larmes amères – mais lumineuses. Paruline se fait à la fois la très-morte et la toute vive, et son mari-amant devient « Elle-aime », alias L.-M, alias Louis-Marie, alter ego de l'auteur. L'homme qui aime, du fait qu'il aime, devient l'objet-sujet de celle qu'il aime. L'homme est Elle, de même que le moi sensible est autrui (« J'autre »). Les contraires eux-mêmes du discours littéraire s'engendrent mutuellement du sein même du verbe qu'ils concrétisent. Le poème fait éclater la beauté qui le porte afin de retrouver le plein réel. Et la prose, au sein des esbroufes, arrête le temps et accueille l'image. Tout devient alors affaire de rêves et d'images. Tout devient mots, rythmes, magie du

*cœur, corps et cris dans l'espace. Un mot résume de façon scintillante la fusion du vivant : coeurps, titre d'un recueil centre et mantra maintes fois appliqué au corps-cœur de la femme aimée.*

\*\*\*

*Quarante-cinq ans qui font un seul moment, celui de l'écriture, « au même moment », celui où se déploient toutes les voix du bonheur et des pleurs, du bonheur à corps-joie.*

**ANDRÉ BROCHU**

# I

## OH !

En ce moment même, à cause du réchauffement de la planète lié à l'activité humaine, des glaciers, grands comme des pays, fondent à vue d'œil. Des glaciers, dressés sur la pointe des pieds. Du coup, les ressources en eau potable, entre autres, s'amenuisent. Épouvantablement. Des glaciers, saignés à blanc. Atrociement.

En 2012, on a observé une diminution historique de la calotte glaciaire de l'Arctique, dit la National Oceanic and Atmospheric Administration. Énorme. Très.

*En route pour la désagrégation. Sommes-nous surpris d'être encore vivants ? Notre mort de soif va servir d'exemple. Mais à qui ?*

Les scientifiques s'entendent pour dire que cette baisse substantielle du couvert de glace est principalement causée par le réchauffement climatique de la planète. Les grands coupables ? Les gaz à effet de serre. Ce pistolet sur la tempe.

*« Vite que je t'aime plus encore, ma chérie, aujourd'hui. Prenons toute la place, sans gêne, mon amour, avant de mourir de soif. » Le présent n'en a plus pour très longtemps, car, déjà, il pèse sur nous de toutes ses urgences et nous presse de nous aimer plus, avant la fin du monde. Rien de moins. Le présent, rien qu'à le voir, n'est plus éternel. Il suffit d'ouvrir les yeux ! Le modèle a fait son temps. Certains diront même qu'il a déjà tout donné. Et, dans les yeux des hommes/femmes, un frisson pas commode a pris toute la place du visible.*

Le rôle du couvert de glace est relativement simple : il permet de moduler les températures dans les régions plus au sud, et ce, été

comme hiver. L'on compare souvent la glace de l'Arctique à un appareil de climatisation qui régule les températures, à l'échelle de la planète.

*Est-ce à dire que l'air du large, au bout du bout du quai de Baie-Saint-Paul, pourrait devenir sous peu l'air de l'étroit, de l'eau sale, de nulle part ? L'air sans salin serait une terre inutile. Une parcelle de plus de ce paysage de soupir de la terre – d'haleine tiédasse qui sent le sang caillé – serait un supplice.*

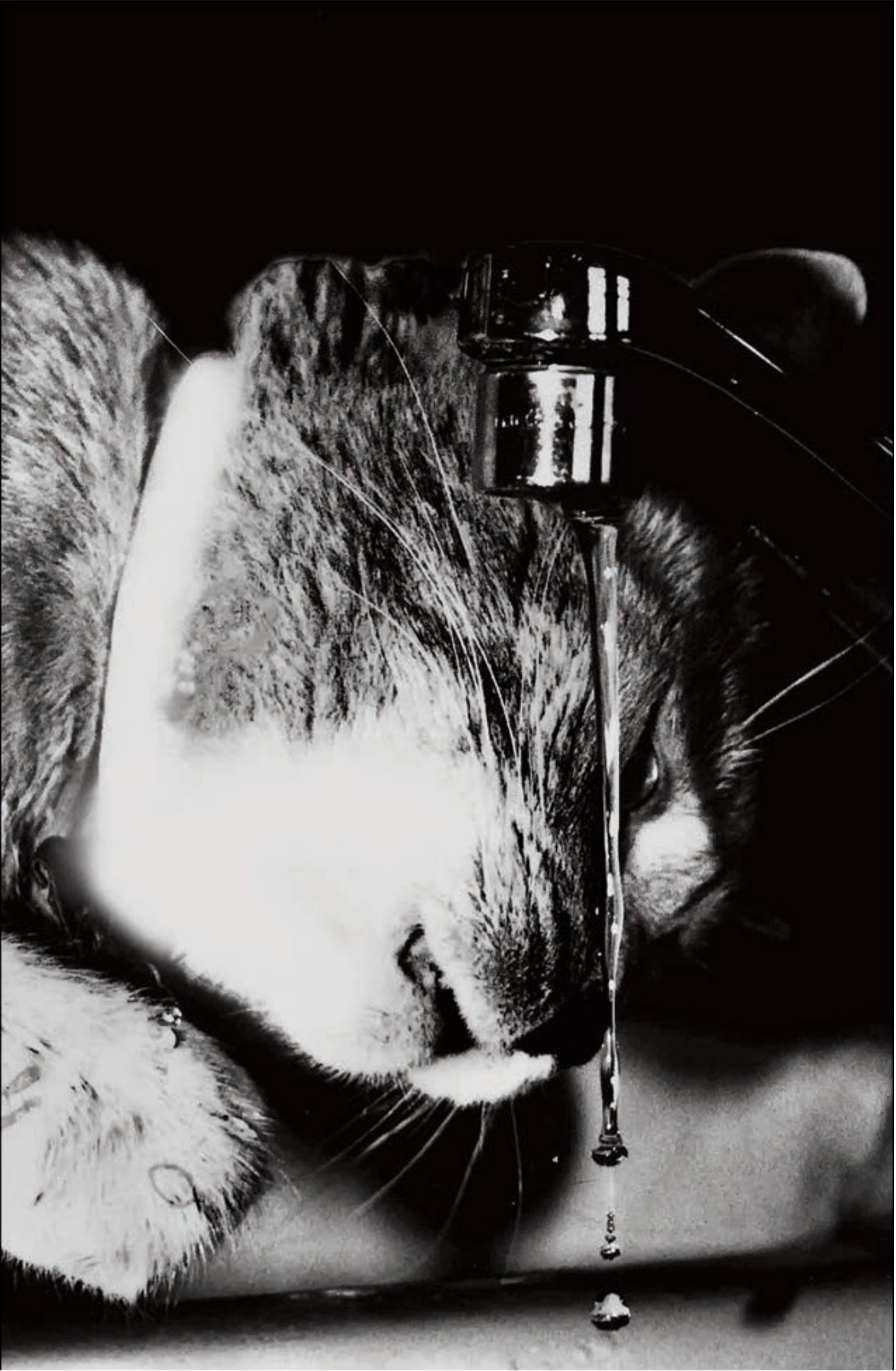
Lorsque la glace fond plus que d'habitude à cause des gaz à effet de serre, comme c'est le cas maintenant, la climatisation se détraque, ne suffit plus à la tâche et tombe en panne.

*Danger, danger. Avis aux incrédules : il deviendra impossible de faire du feu dans la neige, près de l'Hôtel de glace par exemple, puisqu'il n'y aura plus de neige à Montréal ni de glace.*

La glace sert de pare-soleil, tel un bouclier, et réfléchit quatre-vingt-dix pour cent de la chaleur du soleil. Lorsque la glace fond, elle se transforme en eau et devient du même coup plus foncée – en fait, elle prend la couleur de l'eau. C'est donc dire que la surface d'eau environnante s'accroît sous le signe du sombre, puisque l'eau est plus foncée que la glace. Résultat : plus de la moitié de la chaleur est absorbée par l'eau. Le pare-soleil (la glace) s'érode lentement mais sûrement. Danger. Danger.

*Déjà, quand le soleil se cache, tout le monde regarde en l'air, inquiet. Comme si l'amour quittait la chambre tout à coup. Et tout le monde se dit : « Ça y est, nous n'avons plus rien, nous sommes cuits. Nous allons devenir invisibles. » L'histoire de l'humanité finit en queue de poisson. Les poètes pourtant le chantaient sur tous les tons que nous n'étions pas du monde, que nous n'étions pas le monde – même si les murs des incrédules sont chargés de petits rires gloussants.*

L'horreur : le couvert de glace est en voie de disparaître, et ce, à court terme, selon les scientifiques du monde entier.



*Comme un miroir usé qui perdrait son tain, faute d'images à réfléchir. Pire : nous menons nulle part. Ladite apparence d'homme / femme que nous avons ne prouve rien du tout à la face même du monde qui n'est pas fait à notre mesure ni à notre image. Sous un ciel rouge sang, nous aurons mis la terre à mort.*

Horreur, prise deux : Greenpeace prétend même que les photos satellites prises par les engins US ont très largement sous-estimé l'ampleur du problème, c'est-à-dire la vitesse à laquelle la glace fond. Pour Greenpeace, le phénomène de réchauffement est bel et bien enclenché, et ledit processus est impossible, ou presque, à inverser. Greenpeace toujours : dans une toute petite vingtaine d'années, il n'y aura plus de glace dans l'Arctique. Dans vingt ans.

*« Vite, embrassons-nous tandis qu'il nous reste encore un peu d'eau salée dans la bouche... » La vérité n'en finit plus, toutefois. La mort a raison d'avoir si peu d'espoir envers sa clientèle fidélisée depuis la fameuse nuit big et bang, dans les siècles des siècles, ainsi soit-il. Embrassons-nous partout, partout, sur nos corps vivants, et parlons-nous d'amour tout le temps depuis l'intérieur chaud du cœur sensible. Nous avons beaucoup, beaucoup à nous dire même si nous nous sommes déjà tout dit. Avant que l'on nous coupe l'air et l'eau.*

Même son de cloche tout aussi dramatique de la part des chercheurs canadiens : l'été dernier, douze pour cent de la région était gelée, comparativement à une normale qui se situe habituellement aux alentours de trente-cinq pour cent. Un dernier mot du directeur général de Greenpeace : « Le passage des combustibles fossiles aux énergies propres a d'ores et déjà commencé, mais la question est de savoir si nous pourrions terminer le travail avant qu'il ne soit trop tard. »

*Nous nous jurons de durer. Mais force est de constater qu'il faut, vite, se remettre entre les mains les plus averties de la terre. Il faut, vite, broyer la mort faite main qui vient brûler les glaces. Il faut, vite, enrayer ce mal métastatique qui veut abolir cette part de nous*

*essentielle à nous tous. Il faut, vite, et à tout prix, construire, mettre sur pied, inventer s'il le faut, une nouvelle raison de naître et de vivre, et de boire de l'eau. Vite. Pour une utilisation rationnelle de l'eau. Vite.*

Un tout dernier mot pour le moins fracassant d'un scientifique qui participait au Sommet de Rio : « Le Kenya a une population qui croît de quatre pour cent par an. C'est un problème pour les trente millions d'habitants de ce pays qui souffrent de malnutrition, mais pas un fardeau pour le reste du monde, car les Kenyans consomment peu. Le problème, ce sont les trois cents millions d'Américains, car chaque Américain consomme autant que trente-deux Kenyans. Et... ils font payer l'addition à tout le monde : émissions, réchauffement, déforestation, élevage de masse... » Pire : si les Chinois et les Indiens se mettent à consommer en fous, comme le font les Canadiens bitumineux et les Zétats-Zuniens *whoppers*, ce sera la catastrophe, la calamité, le désastre... comme si on multipliait par dix la population de la Terre. Le résultat d'une telle accélération est clair, net et précis : « Les ressources terrestres ne suffiraient pas. » Les hommes / femmes ne pourraient plus vivre sur cette planète. Il leur faudrait alors immigrer en d'autres cieux. En d'autres terres. Hors des catacombes.

*Hors de nous-mêmes.*

*Je boirais bien un peu d'eau, mais je n'ai pas soif.*

*Au même moment...*



## II

### PAPA

Trou noir. Vite dit mais plutôt très long en bouche. Là où les yeux n'arrivent même pas à voir. D'une profondeur pire que la solitude. Insaisissablissime. Là où de très fines poussières fines s'animent comme des abeilles et où l'éternité rit de la vie en pleurant. Endroit, emplacement, localité tout à fait impossible à circonscrire. Même Google Maps n'y arrive pas. Étanche, extrêmement. Très, très loin, bien au-delà des lentilles écornifleuses de spoutniks et d'autres bêtes féroces en tôle, poilues d'antennes, qui s'emploient à photographier les jeux de lumière sidérale, et ce, pour garnir les scrapbooks des faiseurs de fusées de Houston au Texas. Planter un décor, dans un trou noir, n'est pas une sinécure et relèverait de l'imaginaire, purement et simplement. Qui plus est, cette opération comporterait *des scènes pouvant ne pas convenir à un jeune public. La supervision des parents est suggérée.* Toutefois, des bribes de conversation parviennent jusqu'à la petite, toute petite, Terre, captées par des radioamateurs. Comment expliquer le phénomène? Toute la communauté scientifique se perd en conjectures. Une exception cependant : certains alchimistes et des adeptes de l'ufologie disent entendre des voix qui viennent d'ailleurs. Les cœurs des survivants n'auraient peut-être pas dit leurs derniers mots d'amour.

### L'HOMME ET L'HOMME

Question idiote, je sais, mais, si vous me le permettez, j'aimerais savoir si vous êtes là depuis un bon petit moment ? — Depuis toujours, on dirait bien. C'est l'impression que j'ai, en tout cas.

— Vous êtes mort... enfin votre mort remonte à quand ? — Aucune espèce d'idée. J'ai été dans les vapes pendant un bon bout de temps, il me semble. Au bout du bout du bout de mon souffle. — Emphysème... — Aigu. Rouge rouge rouge, je toussais comme un perdu. Les soignantes du foyer où j'habitais m'ont merveilleusement aidé à sauter le pas. J'étais... je n'étais plus très causant, disons. C'était dans l'ordre des choses. Et vous ? — J'ai reçu une Toyota de l'année en plein visage. Je ne l'ai pas entendue venir. Les voitures électriques, vous savez, c'est comme ça, elles ont un moteur qui ne fait pas de bruit. Et les ti-culs dans l'auto, la casquette de travers, n'ont rien vu. Rien. — Vous avez probablement eu le temps, quelques secondes peut-être, de vous voir quitter votre corps ? Comme si on se dédoublait... — Tout à coup, j'ai senti une lenteur de choc, très froide, m'envahir de bout en bout, comme si j'attrapais une torpeur subite, comme si je tombais dans un mal. On aurait dit un ralenti, dans un film, image par image... Et j'ai bel et bien vu ma main droite saisir le petit doigt de la main gauche de ma mère, comme le font tous les enfants du monde quand ils sont bébés, et je suis mort. Boum. Fini. — Un classique. L'esprit quitte le corps, la dépouille, comme un serpent qui mue. Et, vous le voyez, nous ne sommes pas seuls dans les parages. Il y a foule. — L'endroit est très couru. Achalandé. Un vrai cimetière. C'est le moins que l'on puisse dire. Regardez-moi « tout ça »...

Des trous noirs, des trous noirs et encore des trous noirs. Des trous noirs de trous noirs. Comme si chaque trou noir était un pore de la peau de la plus grande entité de l'univers... jamais vue. Aucun jour, aucune nuit, tout est pur, complet, sans bornes. Tout est vide. Immobile. Là, sans être là. La mort qui vit, qui chante des airs familiers de la vie. Une longue chaîne sans fin de visages en carton. Oui, en carton. Comme les masques de carton que les enfants découpent derrière les boîtes de céréales et qu'ils se mettent dans le visage, en attachant le masque avec des élastiques qu'ils enroulent autour de leurs oreilles. Nous voici donc chez le grand, grand, très grandissime, gardien – ni femelle ni mâle – de l'ordre des planètes, des systèmes, des soleils, des trous noirs. Tellement noirs qu'ils irradient une espèce de lueur blanchâtre, comme si des fleuves à profusion sortaient du noir. Comme du sang stellaire. En réalité, lesdits fleuves sont des yeux, ouverts, aux regards fixes, aux idées fixes, qui disent vrai, le vrai, qui proclament sans ordre et sans logique que le présent, une fois vu par des yeux d'humanoïdes, est éternel. Tous les fonds d'œil analysés par les chercheurs en témoignent. Depuis le fin fond des âges, le temps s'est employé à « nous » caparaçonner de force qui dure et pour durer lui-même de toutes ses forces paralysées tremblantes. Enfin, cette vie n'est pas la nôtre, loin de là. Elle est conçue pour plus tard, quand les poules auront des dents, dans la semaine des quatre jeudis.

## L'HOMME ET L'HOMME

Ce qui m'étonne le plus, en fait, c'est cette façon de nous voir, sans corps et sans esprit, mais avec un esprit vif qui ressemble à celui que j'avais mais sans filtre, sans tristesse, sans vieillesse. — Vous n'êtes pas à la fin de vos peines. Votre masque mortuaire... — D'abord, dites-moi, où

sommes-nous, grand dieu ? — C'est bien là le mystère profond. Moi qui pensais qu'après la mort il n'y avait plus de réalité. Oh surprise ! — Et quelle surprise... — Nous continuons à vivre, si vous me passez l'expression, comme des êtres sans corps. — Ce n'est pas plus mal, à vrai dire, de ne pas avoir à traîner de carcasse qui se déglingue à vue d'œil. Et qui fait mal tout le temps, comme une chaussure trop petite, une dent qui lance. — Mon masque porte un numéro d'identification, long comme une chanson triste, juste ici en bas du menton. À quoi ça sert ? Je ne sais pas. — Votre masque de vous ressemble à un dessin de visage que les enfants découpent dans des cahiers à colorier. Vous savez, ces masques où on met deux élastiques, un autour de chaque oreille, pour qu'ils tiennent en place. — Tout ce que l'on sait de la mort, quand on est mort, c'est que l'idée de dieu est une histoire inventée aussi sottise que grenue pour rassurer les peureux. — Nous en sommes l'évidence même. Si nous sommes au « paradis », bonsoir l'ambiance... On repassera. Donc, nous mourons sans mourir, d'une fausse mort jusqu'à ce que mort s'ensuive... Quelle mauvaise idée ! Non mais, regardez-moi les milliards de masques qu'il y a ici... Comment je fais, sur quel bouton appuyer, pour retrouver ma mère masquée ?

Il suffit de parler du ciel, et surtout d'y croire, pour que le ciel se défasse et se refasse à notre mesure, et ce, même au ciel. Ce ne sont



pas des génies qui nous jettent dans une seconde vie atrophiée, si l'on en juge par la quantité de masques inhabités. Ce sont des génies vite faits, mal faits, vides du savoir-aimer. Les mortels que nous sommes ne connaissent pas ces génies. Personne, que l'on sache, ne leur a serré la main. Lesdits génies sont aveugles à l'édit du cœur des morts ; pour eux, un mort n'est qu'un effet spécial dans un film d'épouvante. Faut-il que nous fassions, dès la parution de nous-mêmes au monde, le deuil de nous-mêmes ? Nous sommes les animaux de compagnie des génies. Le temps qui nous est imparti ne nous appartient pas. La Terre, en peu de temps, vampirise notre reflet, nous gobe comme une huître. Nous guettons pour voir passer des ombres que nous ne connaissons ni d'Ève ni d'Adam. Nous savons nous abolir sans laisser de traces, ou si peu. Ce n'est pas l'envie qui manque. C'est le mur que nous frappons qui gagne toujours, qui sait nous renverser sur le dos et nous rendre vulnérables aux bêtes à crocs qui rôdent. Nous sommes dans une fosse abyssale dont le fond est le plancher d'un essentiel, mais sans que nous ne puissions, nous les sans-génie, générer des images essentielles pour demeurer en vie. Absurde. Comment dire...

## L'HOMME ET L'HOMME

Vous vous appelez comment ? — Nous n'avons plus de nom, ici. Que des images qui se lutinent.  
— C'est vrai, je ne me souviens plus de mon nom. Comme si j'étais un petit neurone dans un cortex géantissime. Quel âge avez... aviez-vous ? — Quelques milliards d'années-lumière.  
— Pourtant, vous n'avez pas de cheveux blancs.  
— Pourtant, j'en avais tout plein. — Avez-vous des flos ? — Trois fils. Ils sont sur Terre.  
— Moi, je n'ai pas eu d'enfants avec la femme

illuminée que j'aime. Trop tard. — J'ai été un piètre père, je sais. J'ai passé ma vie à démolir, à critiquer, mes fils, croyant que je les rendrais plus forts. Erreur. Grave erreur. — Je ne sais pas, je n'ai pas d'enfants. — Croyez-moi, je n'ai pas pris soin de mes enfants. — Je ne les ai jamais embrassés. J'étais trop pris par ma propre terre à moi. — Quand vous dites humiliés... — Je les ai traités de tous les noms. Tout le temps. Je ne leur ai jamais dit que je les aimais. Et je m'en veux encore, même après mille ans et des poussières... — Votre masque est mouillé, je crois.

La situation est la suivante : en réalité, la mort sur Terre existe, mais n'existe pas vraiment. C'est une perspective tronquée, puisque les pensées, sans un corps pour les incarner, sont acheminées vers une agora-trou-noir où le monde des mondes continue d'exister. Enfin, leur masque mortuaire continue d'exister. Et c'est leur plus belle expression qui est lithographiée sur le carton.

### L'HOMME ET L'HOMME

Et on se nourrit comment ? Il y a des cantines roulantes *deli* comme à New York ? — Une seule petite goutte d'eau de temps en temps suffit. — De l'eau ? — Avec nos bouteilles, on est bons pour l'éternité. — Il y a des nappes phréatiques dans les trous noirs ?... — Vous allez sentir que vous buvez, mais vous n'aurez pas soif. Je n'arrive pas à m'imaginer que je suis ici, je ne sais où, pour... combien de temps ? —

La notion du temps sera bientôt supprimée de votre disque dur. — Nous sommes l'éternité? — Je ne saurais vous dire. Mais nous sommes. — Je m'ennuie terriblement de ma femme illuminatrice. De sa présence rayonnante. De ses mains dans mes cheveux. De son sourire haut perché. De ses traits fins qui vivent sur la rive de ses yeux. De sa joyeuseté d'un feu très doux. De sa vivacité qui fait toujours gagner le bonheur. De ses seins sans bon sens si french cancan. — Vous aimez cette femme et vous serez son phare dorénavant. Mais elle devra trouver son chemin toute seule. — Je pourrais vous en parler pendant des siècles. Est-ce que je la retrouverai quand elle quittera la Terre? — Il semblerait que les grandes amours constituent la forme d'énergie douce la plus puissante de l'arsenal humain, et celle qui demeure le plus longtemps vivante. — Il me tarde de retrouver son masque.

L'effort surhumain des hommes / femmes pour établir leur cohérence, pour prouver que leur cœur existe, est incomparable. *Il s'agit à toute minute de se trouver des raisons*, dit le poète Roland Giguère. Les amoureux (comme leur nom l'indique) s'aiment comme... comme dans les mots bleu-vert qu'ils se disent, toujours en employant peu de mots, et toujours les mêmes si on écoute bien, car les amoureux savent surtout parler, sans mots, avec leur corps attentif. Ils ont le pouvoir de s'aimer, mais ce n'est jamais assez. Ils en redemandent nuit et jour. Les amoureux font en sorte qu'il y a moins d'ombres qui planent, et ce sont les amoureux qui renforcent le désir de durer. On peut dire qu'ils sont de grands

soleils qui fouettent les yeux pour chasser les illusions et ce cœur mortel, très beaucoup, trop, qui ne nous appartient pas. Quand ils regardent devant eux, les amoureux, ils se voient. Dans une foule, ils savent se retrouver. Sous un tilleul, lui, il la regarde, elle, avec raison sans raison, avec une idée derrière ses idées. Au cœur d'un tourment, parfois, les amoureux savent souvent se sauver des eaux. Ils ont l'instinct, l'un de l'autre, et vice-versa. L'hiver, ils chaussent leurs raquettes et marchent, bien droits, sur la neige en rêvant du printemps, ou de voir un chevreuil, et leur amour est bien plus grand que les saisons, ou un chevreuil. Dans la maison, ils se surveillent, ils s'épient, ils se sentent près l'un de l'autre, à même la vie. La mort devient alors marginale, et ses ombres maléfiques dorment dans un coin du salon. Quand l'un prend l'autre dans ses bras, ou vice-versa, ils n'ont plus qu'une seule envie : ne plus jamais se quitter, sans regretter d'être au monde. L'éternel présent ? Présent ! Et, quand ils s'aiment par coeurs, le cœur sur le corps, ou vice-versa, ils sont pourtant nombreux, mais aussi tellement, tellement peu, pour signifier que rien de rien, rien au monde, n'est plus clair, net et précis, et en plein soleil, que l'amour des amoureux. Ils s'embrassent. Être ou ne pas être.

## L'HOMME ET L'HOMME

Je suis là depuis toujours, je vous l'ai dit tout à l'heure. — Moi, j'arrive... pour toujours. — Le fin mot à la mode, ici, c'est le joli mot « toujours ». Pas du tout facile à entendre. — Sur-tout quand on est morts. Pensez-vous vraiment qu'il y a un grand ordonnateur de tout ce système d'archivage de morts, de masques, et de trous noirs à n'en plus finir ?... On disait « dieu » sur terre, mais, là, je pense qu'il faut quelqu'un de pas mal fort, ou un esprit, ou un

grand calculateur mathématicien, pour faire fonctionner « tout ça »... — C'est assez gigantesque, en effet. Il faut que le concepteur de « tout ça » ait une tête bien pleine... — Bien sûr, on voit « tout ça » avec nos petits yeux de petites cervelles de petits terriens de rien du tout... — De particules de rien du tout, si on se compare au système cosmogonique. — Comme vous dites : qui, quoi, comment, pourquoi « tout ça » ? Je pense aux milliards et aux milliards de masques mortuaires, depuis que l'homme /femme existe, qu'il faut fichier, classer, archiver... Imaginez un peu l'espace disque que le système exploite. C'est à se défoncer le cerveau. — Pour nous, c'est incompréhensible. Totallement. — Mais le but de « tout ça », c'est quoi ? Quand j'y pensais, presque tout le temps, avant de me faire culbuter par la Toyota, si c'était en pleine nuit, je me levais d'un bond pour aller marcher dans la maison, tellement ma poitrine voulait exploser. Pourquoi doit-on vivre « tout ça », encore, en rappel, en sachant que l'appareil psychique humain, jusqu'à nouvel ordre, n'a pas la capacité de traiter, de gérer, toutes ces données ? C'est insensé, absurde, pour dire le moins. — Et, là, vous vous sentez comment ? — Mort d'absurde. Asthmatique en phase terminale. Si, au moins, le monsieur/madame Big Bang pouvait se manifester... — Dieu est un trou noir. Quelle horreur ! — Je n'en reviens pas comme, sur Terre, nous sommes petits riens. Nous faisons tout, petitement. Mes petites affaires... Ma petite vie... Je fais ma petite affaire... Mon petit

train-train... Mes petits plaisirs... Mes petites habitudes... Mes petits défauts... Mes petites mesquineries... Mon petit péché mignon... Ma petite bière... Mon petit jardin secret... Ma petite personne... — Mon petit rien... — Vous allez me dire que nous n'avons pas les gigas nécessaires pour voir grand. — Vous avez les pommettes du masque toutes rouges. — Bon signe alors, c'est dire qu'il me reste encore un peu de feu... du sang de la Terre.

Les trous noirs se gouvernent eux-mêmes. Et ce, depuis des lunes. En revanche, ils n'ont pas de larmes, ils ne savent même pas pleurer. On voudrait bien qu'ils soient de chez nous, il n'en est rien. Ils ont une vie à part, une vie rivale. Plus grosse, nettement, plus puissante, hautement, plus cylindrée, mais moins ensoleillée. Le seul fait de penser que nous sommes immortels, au présent, les rend furax. Ils n'aiment pas la concurrence. Pourquoi se seraient-ils intéressés, de près ou de loin, à une vie qui meurt ? Sans intérêt. Ils ont d'autres bactéries à fouetter, manifestement. Le sang n'est pas leur tasse de thé, comme disent les Parisiens qui sont allés à Londres. Aucune importance. Les résidant(e)s des trous noirs vivent une vie sans l'ombre d'une plaie ou d'une souffrance. Grand bien leur fasse ! Ni de salons funéraires ni de crémation. Ils sont ignorants des petits sandwichs sans croûte que l'on sert lors des hommages aux morts. Ces trous noirs, au fond de leur être, sont des assassins. Ils bouffent du corps mort toute la journée, comme le font les oiseaux vidangeurs. Pourquoi ces masques ? Parce que les visages du vrai se corrompent aux grands airs du néant vivant. Parce que le cœur humain ne saurait vivre dans ce désert tout noir, sans feu qui jaillit pour agrandir le vœu de mourir une autre fois – un autre jour, s'il vous plaît – sans lumière pour unifier, sans ces

voix qui font les vivants vivants. C'est vraiment la nuit noire, ici, barbare, et encore plus noire que noire, ouverte sur un monde, notre monde, absent. Ou, alors, fermée à notre monde présent. Qui dit faux ? La pleine chair avait réponse à la lumière. Cristal sourd dans les ténèbres où la blancheur de la peau se calcine en une microseconde. Qui veut s'éterniser à croire encore en dieu ? Il n'y est pour rien, il n'y est pour personne. Un leurre. C'est un leurre, leurre, leurre, leurre, leurre, leurre...

### L'HOMME ET L'HOMME

Que diriez-vous si je vous disais que « tout ça » est non pas un rêve mais un TOC pour oser croire que, quand nous mourons, nous ne mourons pas. Parce que nous sommes trop humains et que, si nous étions convaincus que la vie après la mort n'existe pas, tous les humains se laisseraient mourir de désespoir... — Jusqu'à un certain point, c'est velouté d'être mort et vivant. — Velouté, vous avez dit ? — Oui, c'est ce que je sens derrière mon masque mortuaire de boîte de céréales. Ici aussi, les temps sont durs... — Mais c'est tellement peu important notre histoire de Terre à l'échelle de ce qui se trame dans les trous noirs. — Oui, mais, quand même, nous existons puisque nous y pensons. — Oui, mais comment faire pour éviter d'y penser « toujours ». — Le vilain mot, encore. — Moi, je pense qu'il faut... ce que je vais vous dire est affreux, je sais... moi, je pense qu'il faut remourir si on ne veut pas continuer à discuter des trous noirs toute notre vie, installés comme nous le sommes près d'un trou noir, au pied

d'un trou noir, en face d'un trou noir. — Il y a bien un pilote dans l'avion... — Méchante créature hyperneuronnée pour avoir créé un parc d'attractions si géantissime. Pour qui? Pourquoi? Pour aller où? Pour prouver quoi? — Toujours la même question... — Je boirais bien un peu d'eau, mais je n'ai pas soif. — Le dieu inventé qui a des églises sur terre ne sert pas à grand'chose dans les circonstances. Pourquoi se pointerait-il le musée ici pour nous calmer les nerfs? Pour nous donner une brève explication du plan. De son vaste plan d'enfer. — Quand mon père est mort, je lui ai demandé, sur son lit de mort, de trahir le secret professionnel de la mort, après, et de venir me dire ce qui se passe vraiment au cœur des planètes. — Et? — Néant. Mon père pourtant me l'avait promis. C'était avant que je ne devienne, moi aussi, un masque. Je ne me vois pas du tout discuter comme ça de « tout ça » pendant des siècles et des siècles. C'est sadique de la part du concepteur du jeu. Mais, dites-moi, comment je fais pour m'enlever la vie, le masque, le TOC? Et l'angoisse à mort de mourir de ne pas mourir?

Nous aurons rêvé à n'en plus finir, en tout cas. Rêvé de lever un coin d'un millimètre carré de l'infini, tout en ménageant nos sens si sensibles. Dans les yeux des autres, il fallait aussi voir les yeux qui s'ouvrent dans leurs yeux. Peut-être, au fond, que le noir est la formule de rêve... Peut-être qu'il ne faut pas rêver du tout si on veut vivre un tant soit peu avant de s'user à la trame comme de

vieilles chaussettes... Les mots, maintenant, se déforment dans le miroir de la vie, de toute façon. (Cela dit entre parenthèses.)

### L'HOMME ET L'HOMME

Ma décision est prise. Tout à l'heure, quand ils vont lire mon numéro d'identité personnel, mon NIP cosmique, pour me ranger poliment dans un fichier CAB... — Un fichier quoi ? — Fichier CAB. Fichier CABINET, en anglais. Ce sont des fichiers, bibliothèques géantes si vous voulez, qui servent à l'archivage des dieux. Des fichiers tellement compressés, compressibles, tellement ratatinables qu'on étouffe là-dedans. Alors, quand ce sera mon tour d'être appelé, je vais tenter d'appuyer, en faisant tomber mon masque, sur le bouton rouge sang « supprimer » à jamais pour disparaître à jamais. Jamais. Je ne veux plus vivre sans comprendre comment fonctionne ce qui nous arrive. — Tout ça pour ça. — Oui. Je n'ai pas la patience d'attendre la fin de l'éternité pour connaître le résultat de l'équation du savant fou. Je ne veux surtout pas serrer la main du responsable du gâchis qui fait tant souffrir les hommes / femmes de la Terre. La petite particule que je suis n'a pas du tout envie de jouer le jeu. Mes électrons libres ruent dans les brancards. Je me désiste. Je m'enfuis. Je fous le camp. Je décrisse. Je me tue en me supprimant.

DELETE ou *Del* (selon le clavier).

## L'HOMME ET L'HOMME

Mes semblables ont faim, ont soif, ont besoin d'être soignés. Mes semblables ont besoin d'argent pour vivre. Mes semblables veulent sortir de l'ornière des riches. Des gros gras. Des parfumés. Des nantis qui dorment à l'abri. Qui possèdent tout, y compris la vie de mes semblables. Ils sont faiseurs de guerres, fabricants d'armes, de médicaments, de céréales modifiées. Ils sont propriétaires fonciers, ils se déclarent souverains à vie, ils s'achètent tout ce qu'ils veulent, ils mangent comme des porcs pour se faire ensuite maigrir, ils ont leurs écoles privées, leurs banquiers à quatre pattes, leurs dentistes qui posent des dents neuves en céramique à plusieurs milliers de dollars l'implant, leurs cliniques privées où les médecins, avec le sourire, viennent les accueillir dès leur arrivée, leurs magasins de mode à la mode-ma-chère, leurs cinq-étoiles, leurs cartes des vins, leurs combines en Suisse ou dans les Îles, leurs laquais, leurs fantaisies perverses... Et, surtout, ils parlent de choses dont ils ne parlent surtout pas. Ils prennent plein d'argent à ceux qui n'en ont pas. Ils entretiennent hautement la pauvreté. Ils crient qu'il faut croire au rêve pour y arriver. Ils brisent des vies, des ménages, des villages, des sociétés, des nations. Ils saccagent tout sur leur passage : forêts, sous-sols, fleuves, paysages, villes. Tout y passe. Ils ne vivent que pour leur argent. Ils ont surtout peur qu'on leur pique leur fric. Quand les riches relaxent, ils écoutent la télévision faite par des riches qui

savent parfaitement abrutir la masse – par exemple, en faisant ouvrir par des potiches des valises contenant de l’argent, sous les yeux écarquillés d’un concurrent hystérique, une émission abêtissante parmi tant d’autres. Mes semblables ont besoin d’eau, de nourriture, de médicaments, de vêtements pour vivre. Pour vivre sans avoir l’air morts. La Terre est un site touristique prisé des riches. Les non-riches sont des bactéries en forme de bâtonnets, parasites des riches, qui leur servent à ouvrir des portes, à verser des scotchs ou à frotter de rutilantes voitures noires. Mes semblables me font mal au cœur. À mourir. On les prend pour des morts. Les riches sont pif... violents, paf... manipulateurs, pouf... menteurs, pif paf pouf... tyranniques. À bas les pif, les paf, les pouf ! À bas les pif, paf, pouf ! À bas les bœufs qui bouffent bouffent bouffent les pauvres bougres ! Bœufs bœufs bœufs... Pif... paf, pouf pouf pouf... paf paf... pif paf pouf pouf pouf... — Attention ! Qu’est-ce qui se passe ? — Mais où sommes-nous ? — Qu’est-ce qui vous arrive ?

L’inconnu, les masques, les hommes / femmes derrière les masques, les forêts boréales avec tout plein d’animaux doux dedans, « tout ça » est un fantôme dans un autre ciel noir sans stratus stradivarius. « Tout ça » est une fresque plaquée sur la voûte d’un immense cauchemar, dont on ne se remet jamais. Pourtant, nous aurions pu penser que « tout ça » avait un certain sens, mais l’épouvantable prend vite le dessus quand on écarte un peu les arbres pour voir.

L'espérance pourtant fait le tour du monde, et, de partout, on entend des gens qui disent « oui ». Les gens veulent désespérément dire « oui ». Mais c'est « non ».

### L'HOMME ET L'HOMME

Vous êtes... étiez père, vous m'avez dit ? — Oui, père de trois fils. — Voudriez-vous être mon père, sur la terre comme au ciel. J'ai un urgent besoin de sentir, derrière mon masque, que j'ai un père. Sans père, un enfant est foutu. Pas mieux que mort. — Mais vous n'avez qu'à fouiller autour... — Je vous arrête tout de suite, pardonnez-moi, comment voulez-vous savoir où est rangé mon père, dans quel fichier CAB, dans quel trou noir ? Impossible. Et puis, j'ai l'impression qu'il est allé retrouver ma mère, son grand amour. Mais dans quel dossier ? Je ne sais pas. — Vous avez besoin d'un père, pourquoi ? — Pour apprendre à mourir une seconde fois, mais dans l'ordre de l'intime, dans le calme. La Toyota électrique qui m'a fauché est sortie de nulle part, sans faire de bruit de moteur, et je ne l'ai pas entendue venir. Absurde comme mort, vous en conviendrez. Je veux avoir un père pour ne pas perdre mon esprit en chemin dans les trous noirs. C'est affolant de ne pas savoir. Si vous vous comportez comme un père avec moi, je me sentirai moins seul pour m'affronter mort. — Je serai votre père, promis. Je vais veiller sur votre masque. C'est fou... nos bouches ne bougent même pas quand on parle. Les mots atterrissent dans notre esprit rien qu'en y pensant. — Est-ce que nous sommes

vraiment morts, vous croyez, ou nous rêvons tout haut ? Pourquoi, dans l'esprit humain, y a-t-il des germes pathogènes qui tout à coup nous font prendre conscience que nous ne sommes que des particules infimes de rien du tout ? Des poussières de poussières de poussières ? Pourquoi, quand les hommes / femmes meurent, dit-on toujours qu'ils étaient de grands hommes / femmes, quand, en réalité, le type, le mort, était un moins que rien ? — Vous me donnez le tournis, mon fils. — Mais la question demeure entière : qui, quoi, où, quand, comment, quel gugusse fait rouler « tout ça » ? Avez-vous vu ou entendu quelque chose à ce sujet ? — Non, rien. Des masques, des masques et encore des masques. C'est tout. Des milliards de milliards de masques. — Un père, c'est fait pour parler avec ses enfants. Pour écouter au plus près ses enfants. Pour faire des foleries avec ses enfants. Étiez-vous près de vos enfants ? — Non. J'ai été rien. Je les ai critiqués tout le temps. Est-ce que vous voulez que je continue ? — Non. Je n'ai pas eu d'enfants. Quand j'ai rencontré la femme avec qui j'aurais aimé avoir un enfant, il était trop tard. Mais, dites-moi, on fait quoi ici pendant tout ce temps ? Je n'ose pas prononcer le mot « éternité » parce que j'ai peur de perdre la raison. Qui est derrière « tout ça », vous croyez ? — Pas la moindre idée. — Se pourrait-il qu'il y ait une espèce de vie parallèle à la vie qui nous pend au bout du nez ? Parallèle à la vie que nous avons connue. Et est-ce que cette vie-là s'amuse à brouiller nos pensées de toutes

sortes de folies pour simplement observer, voir, expérimenter ? Comme une espèce d'hypervirus capable de réaliser « tout ça »... Comme une espèce de bactérie carnivore, mangeuse de chair humaine... Une espèce de folie meurtrière, cannibale, aux commandes de cellules, que nous sommes, qui nous envoient des images de nous-mêmes qui ne sont pas du tout, mais pas du tout, ce qui se terre derrière nos images de vivant sur terre... N'importe quoi... Je ne sais plus rien. Je n'y comprends plus rien. Mes mots se font un sang d'encre. J'ai mal... Si difficile... Si facile... La mort... J'ai mal. Tellement... Tu permets que je t'appelle papa, papa ?

En passant tout près de la petite pièce capitonnée de l'urgence, à l'Hôpital de Verdun, l'infirmière de faction jette un œil, par le hublot, dans la chambrette afin de s'assurer que le patient en voie d'être transféré en psychiatrie est calme. Habituellement, les patients, fortement médicamenteux, en instance de départ, sont étendus sur le plancher matelassé, presque catatoniques, sous l'effet des doses massives d'anxiolytiques. Mais, dans la pièce capitonnée, L'HOMME gît dans une mare de sang. L'infirmière appuie aussitôt sur le bouton pour déclencher le code rouge, tout en déverrouillant la porte. L'HOMME est dans son sang, au bout de son sang. Mort. Il s'est mordu, déchiré, le poignet gauche et a réussi à se trancher les veines avec ses dents. L'équipe soignante de l'urgence constate alors, non sans un certain désarroi, que L'HOMME, avant de rendre son dernier souffle, a écrit, dans son propre sang, le mot « papa ».

*Au même moment...*



### III

## UN MONDE PEUT EN CACHER UN AUTRE

Lorsque Louis-Marie Simard arrive enfin chez monsieur Charles-Hubert de Grand-Maison, il est seize heures sonnantes. Comme convenu.

[Bis ! Cette fois, Louis-Marie Simard, un ami intime de l'auteur, a accepté de partager son histoire presque vécue, rapportée dans le livre *ELLE-AIME*. Toute ressemblance avec des personnes vivantes ou décédées ne serait que pure coïncidence (évidemment). La pertinence devrait se faire d'elle-même, sinon c'est raté. N.D.L.R.]

Grâce à un ami de l'ami d'un ami qui habite avenue Outremonde, dans les arbres, près de chez monsieur de Grand-Maison, Louis-Marie a réussi à obtenir l'adresse électronique de l'éminent financier et lui a envoyé un mail gentil, le félicitant pour sa prise de position sans équivoque sur les droits de la Personne, concernant la mondialisation.

Louis-Marie a été interpellé par les propos de monsieur de Grand-Maison, rapportés dans les médias, au sujet du capitalisme cannibale à l'américaine, qui étrangle élégamment et, « jusqu'à un certain point, disons-le franchement, ensanglante les pays en voie de développement plutôt que de les aider à se prendre en main, à se sortir de l'ornière ». Toujours selon ce monsieur, il y aurait maintenant un autre modèle de capitalisme, à visage humain celui-là, qui peut créer « des sociétés fort de santé et d'éducation et moins d'inégalités ». Le courriel de Louis-Marie concluait ainsi : « Encore bravo ! Il faut tendre vers l'espoir partout où il se trouve. »

L'ami de l'ami de l'ami ayant refile l'adresse électronique à Louis-Marie a aussi laissé entendre que ledit Monsieur et sa voisine, une journalitz mondaine vaniteuse comme une paonne, sont copains-copains.

Hautement en admiration devant sa propre personne et showbizzate effrénée, ladite journalitz est, en quelque sorte, l'œil droit de la loi et l'ordre, et l'œil gauche de l'hygiène et de la bienséance à transmettre au bon peuple inculte « ouvre la valise » – le summum, faut-il le rappeler, de la télévision débiliteuse. Mais les principales activités de la dame consistent maintenant à courir, au premier rang, les défilés de mode, à donner des ateliers de croissance personnelle dans le sous-sol de l'église paroissiale, à dégorger ses opinions dans le journal du quartier commandité par Re/Max ou encore à faire des caméos dans les émissions culinaires.

Cela dit, chaque année, sous la canicule de juillet, les deux voisins se retrouvent ensemble pour dîner dans la cour de l'un ou de l'autre, à tour de rôle, autour d'un barbecue au charbon de bois cancérigène. Au menu : brochettes de bœuf triple A, nourri à la bière bio, et poivrons verts, nappées d'une épaisse sauce brune gélatineuse au glutamate monosodique (maux de ventre garantis ou argent remis).

Finalement, monsieur de Grand-Maison a répondu prestement à Louis-Marie sur un ton faussement très humble, comme tous ces gens sûrs d'eux, sûrs de leur réussite, de leurs moyens.

Habituellement, ces gens-là habitent dans des rues propres et larges, bordées de feuillus, et ils ont les moyens de penser qu'ils ont raison en toute saison du haut de leur certitude de classe de dire ce qu'ils disent à la télévision, parce que les dents blanches des animateurs chromés de la télévision les adorent. Louis-Marie a su flatter l'économiste émérite dans le sens de la vanité, puisque monsieur de Grand-Maison l'a invité à venir prendre l'apéro dans

sa magnifique arrière-cour, garnie d'un mobilier en teck, incluant le parasol importé de Scandinavie. « Un verre ou deux, après quoi je vous chasse », disait le gentil courriel.

En arrivant, Louis-Marie n'est aucunement surpris de constater qu'il n'y a aucun nid-de-poule dans cette belle grande avenue large et que ce joli quartier, plein d'arbres et de parcs savamment aménagés et de jolies maisons bien grandes avec garages attenants, près de tous les services, sent l'aise et se sent à l'aise. L'air y est plus respirable qu'en ville. Il se gare presque en face de chez monsieur de Grand-Maison. Jolie maison cossue que celle du financier, mais pas autant que la maison de la voisine, la journalitz. L'on sent bien que cette unifamiliale de trois mille pieds carrés, finement ombragée, mais pas trop, juste ce qu'il faut de discret – l'œuvre d'un dizignneur, nul doute – respire le confort et l'indifférence, l'aisance matérielle, la convivialité, la joie de vivre entre amis, arrosée de bons vins de plus de vingt dollars chacun. Aussi, il ne manque pas d'espace ni de salles de bain et le sous-sol a dû être refait (en *knotty pine*... oh que non !) pour gommer cet aspect sous-sol un tantinet déplaisant dans une telle demeure. Bref, cette maison a du chic et du chèque, de l'audace, du panache, et des carreaux de terre cuite importés directement d'Italie. Quand Louis-Marie ouvre la portière pour sa voiture. « Crétin ! » Louis-Marie reçoit le *finger* de la part du chauffeur. « Charmant. »

Du petit trottoir, en S allongé, qui mène joliment à la porte d'entrée, Louis-Marie ne peut s'empêcher d'admirer la rocaille qui se dore le dos au soleil. Il sonne. La domestique vient ouvrir, tout sourire. « Monsieur de Grand-Maison vous attend dans le jardin. Suivez-moi, je vous prie. Je m'appelle Georgette. » Est-ce la domestique ? « Ciel !, se dit-il, c'est sa femme. » Ne sachant plus sur quelle formule de politesse danser, Louis-Marie décide de frapper un coup sûr : « Vous êtes logés très grandement, je vois. — Mon mari aime avoir ses aises, vous savez. » Elle marche à petits pas,

presque en courant, comme une geisha, tandis qu'ils traversent la maison climatisée pour aboutir devant une porte-fenêtre, fermée étanche pour empêcher l'écoulement d'air frais. Elle ouvre, non sans grâce : « Vous avez déjà rencontré Georgette, mon épouse. Je vous salue à mon tour. Asseyez-vous, asseyez-vous. »

Sous le parasol multicolore, l'air est tiède, presque sec. Le jardin est manucuré comme un terrain de golf privé. « Vous prendrez bien un verre de riesling avec moi, n'est-ce pas ?... — Oui, bien sûr. » Et de toute sa voix barytonneuse, en projetant vers la petite fenêtre à demi ouverte de la cuisine, monsieur de Grand-Maison lance : « Georgette, apporte-nous, veux-tu, la bouteille de blanc et le contenant thermos. » Georgette arrive à petits pas avec la bouteille, le thermos et deux verres à pied dans un plateau qu'elle dépose sur la table en teck de Scandinavie. « Je vous apporte les bouchées tout à l'heure. — Merci, madame. » Louis-Marie est bien élevé. Monsieur de Grand-Maison s'empresse de prendre une gorgée de vin, comme s'il était en manque, sans même attendre que Louis-Marie ait son verre à la main, puis, tout en fixant un jeune érable argenté, il entreprend de raconter sa vie à son invité – enfin, une toute petite page de sa belle grande vie de grand homme.

« Vous savez, mon cher – l'effet du vin, déjà – mon travail, en tant qu'économiste en chef à la Standard & Poor's Canada, consiste à dire, partout où je passe dans les médias, que la mondialisation va procurer une nouvelle vie aux gens, qu'elle va servir à très bon escient à enrichir les pays pauvres, sans pour autant appauvrir les pays riches, et blablabla, vous connaissez la rengaine. Vous le savez, vous, que l'argent pourrait devenir propre, sans nuire à l'environnement, sans aggraver les inégalités, sans affranchir non plus les cultures à faible rayonnement, sans favoriser les intérêts des grandes compagnies au détriment du bien-être des gens ordinaires. Vous savez tout cela, non ! Vous avez lu mes papiers ou vous m'avez entendu le dire maintes et maintes fois à

la télévision... — Oui, c'est ce que vous dites sans relâche et c'est ce que les humains sensés veulent entendre, il me semble. Votre mondialisation à visage humain plaît, disons. Votre discours a beaucoup de sens. »

Brusquement, un drôle de silence s'installe dans le jardin clos. Seul un moineau à plastron noir, sur un fil, pousse des pépiements plus gros que lui. Georgette arrive à temps avec les bouchées pour combler le vide qui vient de se créer. « Il ne faut pas boire de vin l'estomac vide, dit-elle. Mal de tête assuré. — Merci encore, madame. » Petites toasts Melba rondes avec lamelles de cheddar, trois ans, sur lesquelles reposent des rondelles de cornichon et de petits rouleaux de saumon fumé retenus par un cure-dent rond garni de frisottis rouges et verts. « Servez- vous. Allez, allez. » Georgette est partie à petits pas. Monsieur de Grand-Maison reprend le fil de ses pensées : « Mon cher – le vin, toujours – j'ai une bien mauvaise nouvelle pour vous, mon cher. Pire, c'est un secret que je n'ai jamais dit à personne. » Louis-Marie, qui allait porter à sa bouche un rouleau de saumon fumé, retient son geste à mi-chemin, comme un ordi qui gèle. « Voilà... Tout ce que je viens de vous dire à propos de la mondialisation à visage humain, vraiment tout ce que je viens de vous dire est... faux. Complètement faux. Totalement faux. Tout ce que j'ai toujours dit depuis des années est faux. Mensonge. Duperie. Manipulation. Désinformation. Tout est faux, archi-faux. — Mais... — Faux. Faux. Et faux. Je vous dis, comprenez- moi bien, que tout ce que je dis, tout, à propos de la jolie mondialisation et de l'argent propre est mensonger. Je raconte des histoires depuis des années et des années. — Mais... — Jamais les riches, vous m'entendez, jamais les riches n'accepteraient de partager un peu de leur argent avec des pays en voie de développement ni avec les démunis de leur propre pays d'ailleurs. Jamais, au grand jamais. C'est une vue de l'esprit de penser que les riches ont une conscience sociale mondiale. Jamais. Utopie ! Chimère. Naïveté crasse. Les riches

n'ont qu'une seule et unique valeur dans la vie : l'argent. Un seul dieu : l'argent. La cupidité est une maladie sans égale, elle est le démon en personne... Vous voulez savoir le fond de ma pensée, je vais vous le dire. Les riches, pas les petits m'as-tu-vu, les gros riches surtout, eh bien ! j'ai toujours pensé qu'ils étaient des busards des marais. Contrairement au hibou, le busard, lui, est un rapace diurne et criard. Toute petite tête disproportionnée, bec crochu, œil vindicatif, corps allongé, longues ailes pour couvrir vite et bien son habitat... Le busard des marais aime bien les lieux découverts où il surveille tout ce qui grenouille et magouille. Il vole en rase-mottes, les ailes en V en signe de victoire, et, quand il repère une proie, d'un seul coup de patte il s'en empare et la dévore en l'étripant. Son perchoir ? Une souche, un piquet de clôture, et tout ce qui peut lui permettre de surplomber la masse d'une tête. Il niche au Québec mais, bien sûr, il passe ses hivers dans le Sud. Et ce n'est pas fini... Qui dit busard des marais dit aussi pinson des marais. Le laquais du busard, si je peux me permettre cet euphémisme pour rester poli. Le pinson des marais chante pour épater la galerie et il est aux petits soins pour son maître absolu. Il vit des miettes qui tombent de la table du maître. Jamais le pinson ne sort de son habitat : quand il se donne une fois, c'est pour toujours. Le pinson des marais sait parfaitement chanter, flatter, la gloire de son maître dans le sens des plumes. Son chant pourrait se traduire par une quinte gloussée de *oui oui oui oui oui*. Bref, le pinson sait faire le beau, il sait jaboter, il sait agrémenter la cour du maître rapace des marais. » Rouge comme une tomate, l'homme s'arrête net. « Je vous prie de m'excuser un instant... »

Monsieur de Grand-Maison disparaît par la porte-fenêtre. Louis-Marie, maintenant seul sur le patio aux dalles roses, absorbe, les yeux dans le vide, le choc de la déclaration subite du vieil homme. Georgette s'amène en trombe, à petits pas précipités, pour tenter de rassurer l'invité : « Mon mari n'est pas très bien de ce temps-ci, vous savez. Je le trouve très agité. Il lui arrive même de faire des

*flushings*, je ne sais pas comment on dit en français, son visage et son cou deviennent subitement tout rouges. Je suis très inquiète de sa santé. Il a un *pacemaker*, vous savez, depuis six mois. Nous n'avons pas d'amis, vous savez. Parfois... Ah ! le revoilà. » Georgette croise son mari sur le pas de la porte-fenêtre.

« Où en étions-nous, oui... Quand je me suis rendu compte que la théorie du nouvel ordre économique et social ne fonctionnerait jamais, mais jamais, savez-vous ce que j'ai fait ? — Je... — J'ai fermé ma gueule. J'ai fermé ma sale gueule. Pourquoi, vous allez me dire ? Parce que je fais beaucoup d'argent, figurez-vous, comme consultant-menteur auprès des gouvernements, des compagnies, des gens fortunés. Je fais beaucoup, beaucoup, d'argent à continuer de dire ce que je dis partout, à vendre du rêve et mes salades pourries, à faire la promotion d'un produit auquel je ne crois plus depuis belle lurette. Mais les riches, eux, voient bien que l'idée propre fait du chemin et sert leurs intérêts et qu'elle sert aussi à calmer un peu les altermondialistes. On m'engage partout, à deux mille dollars par jour, par jour, oui, pour mentir effrontément à la face du monde. Les riches et les pouvoiroïdes adorent mes discours pseudo-humanistes sur la place publique. Je suis leur bouclier anticommuniste. — Mais je ne comprends pas, pourquoi vous continuez ? — Pour l'argent, mon cher. Pour l'argent. Tout simple. J'ai été infecté par le virus de l'argent. Et je suis devenu le pute des putes pour payer ma drogue. Vous buvez du vin acheté avec de l'argent sale. Je vous le répète, jamais les riches, et je les entends rire d'ici, ne partageront quoi que ce soit avec les pays pauvres. Jamais. Je vous en passe un papier. Excusez-moi, avez-vous voyagé ? — Quelque peu, mais très peu à mon goût, je souffre d'allergies de toutes sortes, et il m'est pénible de faire des crises ailleurs que chez moi. — Je peux comprendre. Vous devez être très déçu de moi, non ! — Je vous vois très perturbé, on le serait à moins, et je me dis que votre secret ne doit pas vous rendre la vie facile. — Je ne suis pas très fier de moi, vous savez. J'exploite le système

en répandant la bonne nouvelle que le système veut bien que je répande, mais, en retour, ils savent parfaitement m'exploiter, les riches. Parfaitement. Partout où je vais, j'entre parfaitement dans le jeu des riches. Je les sécurise. Je leur permets de continuer à s'enrichir en toute impunité. Et ils me payent des fortunes pour que je continue à faire le beau. À me prostituer. » Ouille...

Monsieur de Grand-Maison est devenu muet tout à coup, mais il continue à fixer assidûment le jeune érable. L'assiette de bouchées est vide. Louis-Marie, désorienté, se retrouve chez un pur inconnu en pleine crise existentielle, aux confins du nouvel ordre mondial et de l'ancien testament – il vient de voir apparaître le visage de Dick Cheney dans sa tête – incarné par le regard totalement brutal, cassant, glacial, du vice-président des Zétats-Zunis. Georgette arrive en renfort : « Tout va bien, oui ? Encore des bouchées ? — Ça va, fait l'hôte, c'est bon. Laisse-nous réfléchir à nos vieux péchés. » Mais il finit son verre d'un trait et s'en va. « Message entendu », se dit à lui-même l'invité plutôt crispé. Poussée d'eczéma en vue.

Entre-temps, le soleil a changé l'ordre d'entrée en scène des plantes ornementales qui émaillent le jardin de l'avenue Outremonde. Chez la journalitz, un auvent jaune électrique s'abaisse tout seul, lentement. « Ah ! l'heure de l'apéro, et les amis qui parlent déco, auto, resto, texto, et qui sentent bon et qui rient fort. » L'air a fait le plein d'humidité. « Finissez le vin, servez-vous, moi, j'en ai assez. » Louis-Marie a plutôt envie de partir, mais le vieil homme, complètement abattu, livide, l'empêche de prendre congé. Manifestement, il n'a pas d'enfants et a adopté Louis-Marie en lui confiant son énorme secret. Monsieur de Grand-Maison subitement pique un fard. Son visage rougissant est empreint, peut-être, d'une honte carabinée, même s'il ronfle comme un malotru.

« Monsieur, je vais partir. Je vous remercie de m'avoir reçu chez vous. » Il se réveille en sursaut, les yeux éteints. Georgette arrive

sur ces entrefaites, toujours souriante. « Merci encore, madame. » Au moment où Louis-Marie s'approche de monsieur de Grand-Maison pour lui serrer la main, celui-ci avance la sienne mais ne peut attraper l'autre main tendue... Monsieur de Grand-Maison vient de tomber à la renverse. Sur le dos, et de tout son poids. Inconscient. Georgette se précipite dans la maison et revient aussitôt avec un flacon vaporisateur de nitro. Elle ouvre la bouche de son mari évanoui et lui envoie trois giclées de nitro sous la langue, en prenant soin de tirer l'organe charnu vers le haut de la bouche. Monsieur Charles-Hubert de Grand-Maison, cinq secondes plus tard, ouvre les yeux et dit à sa femme : « Ma chérie, tu n'aurais pas dû. »

\* \* \*

En rentrant chez lui, vers dix-huit heures trente, complètement vidé par cette fin de journée pour le moins mouvementée, Louis-Marie ne sait plus où il en est. Monsieur de Grand-Maison l'a refroidi, certes, mais tout est à refaire. Et qui faut-il ne plus croire maintenant ? À qui peut-on encore faire confiance ?

Il enfonce la clé dans la serrure et ouvre la porte. « C'est moi. » En se tournant vers lui, Paruline, qui prépare le souper dans la cuisine, échappe le couteau qu'elle tient dans sa main. La lame lui perce la jambe. Garrot autour du mollet, vite. Voiture... Urgences...

*Au même moment...*



## IV

### SCOOP

Monsieur Jules Verne est en ville... Incognito, cela va sans dire. Et toutes les personnes avec lesquelles il travaille sont tenues au secret. Qu'on se le dise...

La dernière fois que Jules Verne est venu en Amérique, aux chutes Niagara précisément, c'était en avril 1867. Donc il y a cent quarante-six ans — soit dit en passant, il n'a pas pris une ride. Jules Verne et son frère Paul débarquent d'abord aux États-Unis. Quelque temps plus tard, les deux frangins viennent au Canada, dans la région des chutes Niagara. À l'époque, le père des voyages dans l'espace est au Canada pour se documenter, car il veut écrire un ouvrage dont l'action se déroule en Haute-Amérique.

Il écrit *Famille-sans-nom* plusieurs années plus tard, un roman historique basé sur la rébellion de 1837 dans le Bas-Canada. Un récit quelque peu visionnaire, qui proclame haut et fort le vouloir-vivre des Canadiens français et leur appartenance à la langue française et à une Amérique libre.

LE POINT — Jules Verne, en ce moment même, répète, dans un théâtre de Montréal, l'opéra *Jean-Sans-Nom*, une adaptation purement québécoise de son roman *Famille-sans-nom* qu'il a accepté de parrainer.

Est reproduit ici, en ces pages, le premier tableau du drame musical, comprenant au total 14 tableaux et 18 chansons. C'est un machiniste de plateau qui, au moyen de son iPod, a réussi à photographier les premières pages du scénario. Ledit document traînait sur le canapé dans la loge de Jules Verne. Profitant d'un moment où ce dernier était sur scène, le machiniste s'est introduit

en cachette dans la loge pour y photographier une dizaine de pages du drame musical. Il les a ensuite courriellées à son attention – clic PERSONNEL ET CONFIDENTIEL – dans SkyDrive. [Moyennant quelques écus, cependant, le bon machiniste a décidé de céder son scoop. N.D.L.R.]

Toujours selon le machiniste, Jules Verne dirige donc, tel un chef d'orchestre, le drame musical *Jean-Sans-Nom*, et ce, depuis son « ordonnateur » (l'ancêtre de l'ordinateur...). Bref, il active toutes sortes de gadgets électroniques (des écrans, des hologrammes, entre autres) où va se dérouler l'action. Exemple : il aurait en main, dit-on, une cassette piratée d'une réunion de la CIA, *meeting top secret* durant lequel les agents ont décidé de capturer Jean-Sans-Nom. Mort ou vif !

La grande question qui est maintenant sur toutes les lèvres : Jules Verne a-t-il un BlackBerry ?

SYNOPSIS — Un thriller, un drame musical, ayant pour toile de fond « la bataille de l'eau ». Laisser les Américains s'emparer de l'or bleu du Canada?... Jamais. Selon plusieurs observateurs, cependant, une occupation furtive du pays serait déjà en cours, surtout le long de la frontière. Autrement dit, les Américains se préparent à envahir le Canada, parce qu'ils ont soif, très soif, des grandes eaux douces du pays.

On dit même qu'ils ont déjà déclenché, en catimini, l'occupation du Canada. Des troupes se sont massées le long de la frontière. On y signale d'ailleurs, depuis peu, de nombreuses escarmouches avec les Partisans, ces farouches défenseurs de l'intégrité territoriale du pays. En réalité, les Américains veulent dérriver des rivières – et vider des lacs, s'il le faut – pour s'emparer de l'or bleu. Et ce, en dépit de la résistance, pacifique, pour l'heure, des Canadiens.

Les Partisans, quant à eux, ne l'entendent pas du tout de cette oreille. « *Yankee, Go Home!* » Ils vont tout mettre en œuvre pour

résister, par la force s'il le faut, à l'agression, à l'occupation des Américains. Un Partisan en particulier travaille dans l'ombre... Une légende vivante qui a une influence extraordinaire sur les Canadiens : Jean-Sans-Nom.

D'ailleurs, sa tête vient d'être mise à prix par le gouverneur de l'État de New York, qui veut tuer la résistance dans l'œuf. Et un agent secret de la CIA, Rip, un dur de dur, est engagé pour capturer Jean-Sans-Nom. Mort ou vif !

Bref, il y a du soulèvement dans l'air... « *Yankee, Go Home !* »

Telle est la situation du Canada à l'heure actuelle...

## Jean-Sans-Nom

Du fond de la scène, un homme s'avance dans le noir, en zigzaguant. Un fanal à la main. La scène, en hémicycle, est placardée d'écrans géants. L'homme se dirige vers une espèce de console (semblable aux grosses consoles de son que les studios utilisaient dans les années 1970). Elle est située à l'avant de la scène, à la gauche des spectateurs. Au dos de celle-ci, dans le coin supérieur droit, on peut lire les initiales « JV » qui se découpent sur une orange stylisée (s'agirait-il d'une nouvelle marque d'ordinateur?). Vêtu d'un costume-cravate marron foncé, comme un notable du XIX<sup>e</sup> siècle, l'homme marmonne en marchant. C'est un éternel distrait, en grande conversation avec son cerveau qui bouillonne d'idées.

### L'HOMME

Non mais... J'vois rien, moi, absolument rien ! On se croirait dans les catacombes de Paris, ma foi !

*(Il lève le fanal au bout de son bras.)*

Pas du tout fonctionnel, ce machin-là. Il faudrait que j'invente une lampe plus... plus... pratique. Tant qu'à y être, une lampe qui se glisserait facilement dans une poche quand on ne s'en sert plus. Tiens, tiens !... Bonne idée ! Non mais...

*(Il hausse le ton.)*

Paul, es-tu là ? Paul, mon frère, je t'en prie, n'essaie pas de me faire peur en jouant les fantômes, tu sais que je n'aime pas ça. Paul...

*(Il se remet à marmonner.)*

Il n'est pas là, l'animal. Il est caché. Non mais, il fallait que j'oublie mes lunettes sur le lutrin-clavier de mon ordonnateur !

*(Il s'arrête.)*

Paul, si tu es caché dans le noir, sache que je t'attends avec une brique et mon fanal...

*(Il se remet à marcher.)*

Mes lunettes, mes lunettes... Un jour, plus personne ne va porter ces vieilleries-là. Ils vont mettre des lentilles neuves dans nos yeux usés, et puis voilà, voilà. *(Rieur.)* Je m'y connais en invention, il me semble... Mais bon, ce n'est pas demain la veille.

L'homme arrive enfin à la console. Il allume une petite lampe d'appoint, regarde et trouve ses foutues lunettes.

## L'HOMME

Ah ! tiens, les voilà mes foutues bécicles !

*(Il met ses lunettes et lance, tout à coup, un regard étonné.*

*Pour dire le moins...)*

Oh ! oh ! vous étiez cachés dans le noir, vous aussi... Vous m'en voyez très surpris... et ravi. Mais bon... Puisque vous êtes là... Je m'appelle Jules Verne.

*(S'adressant au public.)*

Qu'est-ce que je fais là ? Bonne question. Vous voulez dire : qu'est-ce que je fais dans la vie ? Eh bien, je me raconte des histoires et, par la force des choses, je finis toujours par raconter mes histoires à des gens.

*(De ses mains, il désigne des spectateurs.)*

À vous... (Pause.) C'est presque mon métier, si je puis dire. Et j'aimerais bien, puisque vous êtes là, vous raconter une histoire inventée, mais peut-être aussi moins extravagante qu'elle n'en a l'air. Enfin, je n'en sais rien, c'est vous qui saurez me le dire. C'est une histoire qui m'est venue à l'esprit aux chutes Niagara, figurez-vous.

*(Faisant une drôle de tête.)*

Oui, j'ai bien dit aux chutes Niagara. Nous y sommes allés, mon frère Paul et moi, pas plus tard que la semaine dernière... il y a quelque cent cinquante ans... À cette époque-là, Paul avait fait la traversée de l'Atlantique avec moi. Il adore le bateau à vapeur. *(Sourire.)* Comme vous voyez, je suis très vieux, mais je suis resté jeune tout de même. Enfin, ce n'est pas ce que dit ma femme, mais bon !... *(Rires.)* Je sais ce que vous allez me dire : la semaine dernière... il y a cent cinquante ans... Non mais, il déraile, celui-là. Oui et non. *(Souriant.)* Nous sommes venus en Amérique, Paul et moi, il y a cent cinquante ans. C'est un fait. Et, à ce moment-là, je me suis dit que je reviendrais un jour vous parler aujourd'hui... puisque vous êtes là... vous raconter une histoire qui va se passer, ici, dans peu de temps. *(Moqueur.)* Je vois des yeux ronds, beaucoup d'yeux ronds, avec et sans lunettes. Ce n'est pas clair... D'accord. Je viens du passé, comme par magie, pour vous parler, aujourd'hui, d'une histoire qui, selon moi, se passe à votre porte, presque dans vos salons.

*(Lentement.)*

Autrement dit, je viens du passé vous raconter, aujourd'hui, une histoire qui se passera demain.

Voilà... nous y sommes. Et je vois le metteur en scène qui sourit, car il tenait à ce que je sois très clair là-dessus. Entre vous et moi, quel beau spectacle, ces chutes ! Grandiose ! *(Taquin.)* Tous mes compatriotes – vous connaissez les Français ! – vont vouloir venir

voir ces grandes eaux, je le sens dans mes vieux os. (*Distrain.*) Ah oui ! mon histoire...

(*Il quitte la console pour aller marcher plus près des spectateurs.*)

Je me suis dit, en regardant l'eau tumultueuse des chutes, je me suis dit qu'un jour, pas si lointain, les Américains, vos voisins, allaient avoir besoin d'eau. (*Insistant.*) De beaucoup, beaucoup d'eau. (*Narquois.*) Vous les connaissez, ils font tout avec grand excès, ces Américains. Alors, je me suis dit : qu'est-ce qui arriverait, si ces bons Américains, tout à coup, venaient à manquer d'eau ?...

(*Il marche de long en large à l'avant de la scène, en gesticulant, comme un preacher.*)

Que se passerait-il si les Américains manquaient d'eau pour arroser leurs champs de céréales, leurs jardins de fruits, leurs cultures ? Pour abreuver leurs animaux ? Ou encore pour faire tourner les turbines géantes qui produisent leur électricité ?

(*Il s'arrête brusquement.*)

Vous allez me dire que j'exagère, mais je me suis aussi demandé ce qui se passerait si un président des États-Unis, un peu beaucoup *cowboy*, disons – pour être poli – donc, si un président disait au Canada : « *My Fellow Canadians*, nous avons très, très soif. Or, voici notre offre, *My Friends* : vous êtes avec nous, ou alors, vous êtes contre nous. » Plus clairement dit : vous nous donnez de l'eau, et beaucoup d'eau, ou alors, malheureusement pour vous, *My Friends*, l'armée se charge d'entrer chez vous, avec fracas, pour s'emparer de votre eau.

(*Le ton change du tout au tout.*)

Car voilà bien un grand pays, ce Canada, qui est très, très riche en eau. En « or bleu », comme disent les journaux.

(*Il se remet à arpenter la scène de long en large.*)

Que se passerait-il si, tout à coup, les Américains se mettaient à détourner des rivières canadiennes, à construire des canaux de dérivation, pour arroser leurs terres à eux ?...

*(Il pointe des gens dans la salle.)*

La réponse se lit sur vos visages. Les Canadiens ne se laisseraient pas faire, bien sûr. C'est avec ces prémisses en tête que je me suis mis à inventer une histoire qui pourrait fort bien se dérouler, ici, un jour. Bientôt, peut-être. Qui sait ?

*(Il s'arrête net, regarde le public dans les yeux.)*

Et c'est précisément cette histoire-là que j'aimerais vous raconter ce soir. *(Sourire.)* Puisque vous êtes là... et que ma tête dure d'ordinateur semble avoir retrouvé ses esprits...

Fondu au noir. Les écrans sont bombardés d'éclairs de toutes les couleurs. Jules Verne, soucieux, à son ordinateur, s'affaire à effectuer quelques réglages.

## JULES VERNE

*(Se parlant à lui-même.)*

Je vais faire un petit test et je saurai tout de suite si la bête est domptée.

*(Il appuie sur des boutons, en ayant l'air de savoir ce qu'il fait. Les écrans s'allument et s'éteignent. Ils sont zébrés d'éclairs multicolores.)*

Je crois qu'il y a un bogue, comme on dit en ancien français, dans mon ordinateur. *(Cri.)* Paul, aurais-tu farfouillé dans mes réglages par hasard ?

*(Il marmonne.)*



Ma machine n'est pas encore au point, je sais, je sais. Des mises à jour sont nécessaires, je sais, je sais.

*(Il pitonne. Sur les écrans apparaissent tout à coup les chutes Niagara. Et, du coup, le son assourdissant de l'eau envahit la salle.)*

Attendez, attendez... Je vous prie de m'excuser...

*(Le son s'estompe.)*

Suffit ! Madame, Monsieur, mon histoire d'amour... Parce que c'est une histoire d'amour surtout, et non pas une politique-fiction. Ce ne serait pas très diplomatique de ma part, disons, de m'aventurer dans la politique intérieure de votre pays... *(Sourire.)* Si vous voyez ce que je veux dire. Bref, mon histoire d'amour commence ici, maintenant...

*Fondu au noir. Musique.*

Thème musical de l'opéra – qui reviendra souvent durant le spectacle. En symbiose avec l'éclairage. Atmosphère visuelle et sonore qui prend le relais entre les divers tableaux du drame musical *Jean-Sans-Nom*.

## Tableau 1 — La soute à poudre

Jules Verne, derrière son ordonnateur, appuie sur un bouton qui fait apparaître à l'écran une carte du Canada. Un Canada nouveau (sans provinces). Un Canada inventé. Un Canada revu et corrigé.

### JULES VERNE

Tout le monde est bien d'accord sur une chose : il n'est pas question de laisser le Canada devenir un État américain. (*Le doigt en l'air.*) Mais, selon plusieurs sources, une occupation furtive du pays est déjà en cours, surtout le long des frontières. Rapidement, au cas où il y aurait, parmi vous, des Français de passage à Montréal, je vous rappelle que le Canada... (*Il pointe vers la carte.*), le Canada de mon histoire en tout cas est maintenant formé de cinq États souverains. Le Québec, aux cent mille lacs, est un État. L'Ontario, aussi. Le Manitoba, la Saskatchewan, l'Alberta et la Colombie-Britannique forment un État : la Cordillère. Quatrième État : l'Atlantique (jadis Terre-Neuve, la Nouvelle-Écosse, le Nouveau-Brunswick et l'Île-du-Prince-Édouard). Dernier État : les territoires des Premières Nations. Cinq grands États distincts, donc, et fédérés, c'est-à-dire qui ont décidé de mettre des services en commun. Voilà.

Subitement, *blackout* total. Panne de courant.

### JULES VERNE

Je me suis trompé de bouton. Quelle horreur ! J'ai de sérieux problèmes de coordination, moi. C'est l'âge...

(*Il redémarre l'ordonnateur, en s'agitant.*)

Ah oui ! mon histoire... (*Incisif.*) Les Américains, tout le monde le sait, ont soif. Très, très soif.

(*À l'écran, une scène du Midwest américain complètement desséché : des plaines transformées en déserts.*)

Et ils lorgnent les grandes eaux douces du Canada. Bref, ils sont prêts à tout pour éteindre leur soif. (*Grave.*) Je peux même vous affirmer, et je le tiens de source sûre, qu'ils ont déjà déclenché, en catimini, l'occupation du Canada. Oui... et, quand je dis « les Américains », je m'empresse de préciser qu'il s'agit, pour l'heure en tout cas, d'une milice d'extrême droite, bien organisée, qui s'appelle WATER FOR US. Bien financée aussi, et, surtout, très anti-Washington. Ces gens-là, vous vous en doutez bien, torpillent les efforts diplomatiques. Les miliciens de WATER FOR US sont disséminés le long de la frontière où, déjà, on signale de nombreuses escarmouches avec les Partisans.

(*Photo du lac Massawippi.*)

En réalité, ces Américains veulent dériver des rivières – et vider des lacs, s'il le faut – pour s'emparer de l'or bleu. Et ce, il faut bien le préciser, en dépit de la résistance pacifique... pour l'heure, des Canadiens. Les Partisans, quant à eux, ne l'entendent pas du tout de cette oreille. « *Yankee, Go Home!* » Ils vont tout mettre en œuvre pour résister, par la force s'il le faut, à l'agression, à l'occupation des miliciens. (*Pause.*) Un Partisan en particulier travaille dans l'ombre... Une légende vivante... Un *leader* qui a une influence extraordinaire sur les Canadiens. (*Mystérieux, à voix basse.*) Il s'appelle... Jean-Sans-Nom.

Fondu au noir. Amorce musicale de la chanson *En Amérique*, pendant que toute la troupe – le chœur – sort des coulisses.

*Chanson : En Amérique Interprète : le chœur*  
(*Jean-Sans-Nom, Clary de Vaudreuil et compagnie*)

En Amérique  
C'était hier, ce sera demain  
Sur la terre de nos aïeux blessée  
Les Partisans vont résister  
Aujourd'hui, demain, les Américains  
S'érigent en maîtres de céans  
Aujourd'hui, demain  
Lors du très grand bouleversement  
Coulait le sang des deux peuples  
Sur la terre de nos aïeux  
Conquise autrefois par l'audace  
Des découvreurs héroïques

L'Amérique... l'Amérique... l'Amérique...  
Magnifique Amérique... Amérique...  
Sur la terre immense de la Nouvelle-France  
Tu dis encore dans tes mots du vieux français  
L'Amérique... l'Amérique... l'Amérique...  
Magnifique Amérique... Amérique...  
Sur les rives des grandes eaux  
Tu dresses tes cités françaises

Refrain Pour quelques arpents de glace  
Une fierté de gens tenaces  
Aujourd'hui, demain, arriva un héros  
À la conquête d'un monde nouveau  
Dans ce Canada tenu en laisse  
Par les fusils américains  
La liberté n'avait qu'un nom  
Et s'appelait Jean-Sans-Nom

Les eaux se sont changées en or bleu  
Et la bataille de l'eau fait rage

Voit rouge  
Sur la terre de nos aïeux  
C'était hier, ce sera demain  
Aujourd'hui, demain  
Sur la terre de nos aïeux

Le chœur quitte la scène. *Fade-in* : lien musical.

Fin du premier tableau.

*Au même moment...*

## V

### J'AUTRE

[Mise en situation... « Je est un autre » écrit en exergue celui qui a rédigé ce texte, qui figure, parmi d'autres textes, dans le livre *Amérique, Amériques !*, publié conjointement il y a quelque temps, sous l'impulsion de Thierry Renard Cœur de Lyon et de Michel Kneubühler, aux éditions La passe du vent (Vénissieux, France) et à la maison de L'instant même (Québec, Québec).

L'HOMME chez qui on a trouvé ce texte est/était veuf, et, juste avant de s'évanouir dans la nature, il a laissé ledit texte dans son appartement sur la table de la cuisine en formica bleu ciel. Soit dit en passant, L'HOMME en question aurait été vu, dernièrement dit-on, assis sur une bitte d'amarrage au bout du quai de Baie-Saint-Paul, en train de discuter avec un banc d'éperlans et un jeune béluga (un blanchon) égaré. Selon ses proches, durant sa jeunesse, il allait souvent faire des balades au quai avec son amour de grand-père aux yeux bleus bleus bleus. Mais, depuis cette apparition dans Charlevoix, plus de nouvelles.

C'est un ami de L'HOMME qui a envoyé le texte, aux soins des éditions Les Heures bleues, pour savoir s'il pouvait être publié. Et voilà que l'écrit est en voie de sortir de sa chrysalide...

Le titre original du texte était *J'autre*. De concert avec l'éditeur, nous nous sommes permis de conserver le titre tel quel, même si le « je » peut paraître quelque peu crispé, presque hystérique, incongru, voire hors normes dans les circonstances atténuantes d'un livre « transgenre » comme celui-ci, si vous nous passez l'expression. Le « je », donc, est un homme qui ne faisait pas son âge et qui avait une marotte : il ne portait que des chaussettes rouges en coton fabriquées au Canada, vendues uniquement chez La Baie. Il n'avait

qu'une seule grande et vaste et magnifique passion dans la vie : sa femme. Il ne vivait de son vivant, tout entier, que pour elle. Pour elle et pour ses ami(e)s à elle, les « autres », qui vivaient en elle et gravitaient autour d'elle. Il se plaisait à dire, le plus sérieusement du monde, que sa femme le faisait voyager lui qui pourtant n'était pas sorteur à cause de ses allergies alimentaires de toutes sortes et de ses troubles respiratoires.

Les autres... Bref, quel beau pays que les autres.

Ce texte s'accommoderait bien mal d'accommodements déraisonnables, si, un jour, le nationalisme pragmatique de l'État se muait en nationalisme outrancier. N.D.L.R.]



L'AUTRE, d'abord et avant toute autre chose courante ou en dormance, c'est, purement et simplement, une étreinte – ah oui ! on ne le dira jamais assez, ah oui, oui !, il faut ce qu'il faut à l'ordre de l'humain, ah oui !, il ne faut pas seulement rêver de faire place aux autres, il faut les prendre dans nos bras – donc « l'autre », disions-nous, c'est une étreinte pour exprimer hautement, par exemple, son amour à la femme que l'on aime, ah oui, oui ! c'est important, archi, et ce, en utilisant nos bras multiples les plus brillants comme des poissons volants, nos bras à la mesure, disons, d'un immense cœur immense et présent. Capital. Primordial. Fondamental.

En prime : des bras qui s'ouvrent tout grands, qui s'agitent (qui enlacent leur cavalière), chassent le brouillard – et, comme tout le monde le sait, ce brouillard toxique de particules fines, c'est de ne pas montrer son cœur. C'est aussi en ouvrant les bras, chez les plus tourmenté(e)s d'entre nous, que le vœu de mourir s'annule. Qu'on se le dise...

L'AUTRE, ensuite (pour accélérer), c'est quand, tous les matins, par la fenêtre de la cuisine, je – qui est un autre, comme disait l'autre – me recueille un bref instant devant le lieu (j'habite le quartier), le tout petit lieu au pied d'un mont Royal, où ont débarqué les Français (nos premiers pères de la mère patrie) à Hochelaga, en 1642. Chez les Indiens d'Amérique. (Aparté – Mon premier père arrive au pays de Neufve-France en 1684. Il est originaire de Saint-André-du-Bois, ville de Saint-Macaire, département de la Gironde, archevêché de Bordeaux, et soldat de la compagnie du marquis Antoine de Crisafy.) Ah oui ! c'est important de le souligner, sinon je ne serais pas là en train de m'épivarder, à Montréal (Hochelaga), en Haute-Amérique.

Mise au foyer — Les Zuniens des Z.U.S.A. aiment se purlécher les babines en prétendant que l'Amérique des Amériques, c'est « eux autres ». Ah non ! Les Zuniens en fléchissant leurs biceps pleins de gras trans pensent qu'ils sont les plus beaux, les plus

futés, les plus forts... Ah non ! C'est une illusion d'optique. En réalité, ces gros lézards belliqueux se meurent dans leur graisse et risquent d'entraîner tout le monde, c'est-à-dire nous autres, entre autres, dans leur enflure effrénée... Autre sujet.

L'AUTRE, c'est bien eux autres, les Français, qui sont arrivés ici parmi un peuple de « nous » qui régnait sur l'archipel d'Hochelaga et qui vivait dans des tentes (faux !, dans des maisons longues en bois). C'est eux les vrais « nous » (que l'on ne veut pas regarder dans les yeux), et c'est moi qui suis l'autre. C'est l'autre qui est moi, ce n'est pas moi qui suis un autre. Bref, nous sommes tous des autres. (Comme disait l'autre, on est toujours L'AUTRE, de quelqu'un.)

Puis, un jour (pour accélérer), nous sommes tous devenus des nous autres, ou des « nous », comme dit le noyau dur des purs (des murs, en fait). Parmi lesquels se trouvent les ceuzes-là, là là là (accent du coin), qui clament que les faux « nous », qui sont ici depuis longtemps, mais qui ne parlent pas français, ne devraient pas pouvoir se présenter à un poste électif. Ah non, non, non ! Et je suppose qu'ils iront même jusqu'à dire, bientôt, qu'il faut retirer le droit de vote à ces mêmes « nous » (*ethniques*) de nous. Pâle idée qui pourtant a sa gent moutonnaire. Comme si le magnifique fleuve bleu-vert et Saint-Laurent m'appartenait en mains propres. Rien n'appartient à personne. Je suis ici par hasard. (Comble de privilège, de chance : j'ai de quoi manger, je peux dire du mal du premier ministre sans craindre la prison, j'ai un toit...) J'aurai été chanceux d'alunir ici, c'est tout. Mes pères ont pu survivre à l'hiver grâce aux « nous » qui savaient, eux autres, quelle écorce d'arbre mâchouiller pour prévenir la cachexie, en prenant une dose quotidienne de vitamine C, antiscorbutique, antifrette. Je suis un hasard de la nature. Je n'ai pas à empêcher quiconque de venir s'établir sur des terres qui appartiennent à tout le monde. *Le centre du monde est partout et chez nous* / Paul Éluard. Je suis un

hasard de la nature. Rien d'autre. Parmi la foule des visages sur la terre, il y a mon visage. Rien d'autre.

Mais le visage d'une femme qui sourit, comme si elle se dénudait autour de son désir, est le plus beau pays du monde, pour tout vous dire...

Les « intégrissés » donc voudraient nous convertir en nation (qui n'en est pas une, puisque nous sommes des Français, d'Amérique soit, mais au même titre que les Français de Lyon). Nous sommes tous des autres en devenir, en accommodements raisonnables... *Afin de répondre aux expressions de mécontentement qui se sont élevées dans la population autour de ce qu'on a appelé les « accommodements raisonnables », le premier ministre du Québec a annoncé, le 8 février 2007, la création de la Commission de consultation sur les pratiques d'accommodement reliées aux différences culturelles.* J'ai peine à imaginer que l'on en soit venu à instituer une Commission sur l'identité « nous » pour juger les autres, pour accommoder leur intégration sans faire de vagues, pour juger les plus autres que moi. Comme si, moi, j'étais la norme. Cirque médiatique de la xénophobie à peine voilée ! Lui, il veut son crucifix (ses racines) suspendu au mur de son hôtel de ville, tout en prônant hautement la laïcité partout, en tous lieux, en tous temps, en toutes occasions. Celui-là, il ne veut pas voir de femmes voilées, parce que ça lui fait penser à la condition des femmes d'il y a deux siècles, tout en demandant à sa charmante épouse, depuis la *tiviroom* où il écoute les nouvelles pipolizées débilantes, si le souper est prêt. Celui-ci, il trouve que l'intégrité du territoire est un lieu sacré, c'est-à-dire que ledit lieu doit demeurer blanc, catholique, canadien-français, avec en sus un condominium en Floride et une télévision par câble qui capte deux cents chaînes zuniennes.

Le rêve d'un pays qui s'articulait autour du grand fleuve bleu-vert et Saint-Laurent était aussi vaste et beau que ce fleuve. J'y adhérais pleinement, à l'instar de trois ex-premiers ministres.

Robert Bourassa le portait en secret quand il a laissé tomber, en Chambre bleue, le mot « distincts » (en parlant des « nous »). René Lévesque l'a incarné de façon souveraine (cet homme était le grand amour des gens d'ici). Jacques Parizeau, lui (le seigneur féodal), est passé à une petite quinzaine de milliers de voix de faire l'indépendance dudit « nous ». Maintenant, le rêve s'est étiolé. Maintenant, les politiciens de tous bords, de tous côtés, ne sont pas payés pour penser (pour lire le futur), mais pour gérer à la petite semaine – la Terre se cherche un Président. Il ne reste plus qu'un seul grand rêve visible, comme du feu dans la neige, en ces terres d'Amérique : la langue française. La Très Sublimissime...

Mais... Mais plus on en parle, moins elle se parle et plus elle s'effrite.

*Le tout est de tout dire et je manque de mots / Et je  
manque de temps et je manque d'audace / Je rêve et  
je dévide au hasard mes images / J'ai mal vécu et mal  
appris à parler clair [...]*

Paul Éluard

Malheureusement, fort malheureusement, le français, cette magnifique plus que vive intelligence humaine – agile, fragile, belle et rebelle – est en voie d'extinction. Dans cinquante petites années, c'est une prédiction, la vallée du Saint-Laurent, que nos pères Français de France ont sillonnée dans tous les sens, quadrillée et dessinée dans tous ses recoins, sera devenue la St. Lawrence Valley d'une multinationale U.S.A. Ils auront acheté *the valley* pour faire du business entre les océans et les Grands Lacs qui mènent au centre d'un continent, au cœur d'une Amérique des Amériques. Dans cinquante ans, mon français outremer, encore plus bleu que les yeux de mon grand-père aux yeux bleus bleus bleus, ne sera plus qu'une carte postale, une courte page d'histoire, une Louisiane du Nord, quelques lignes dans un guide Michelin, un parc familial récréo-touristique (*joie de vivre Up North Disneyland, genre*).

Puis (pour accélérer), voici « l'autre » dans toute sa splendeur – qui vit en Haute-Amérique depuis plus de quarante ans. Voici une femme (appelons-la Paruline) que je connais par cœurps. Ses trois copines sont des « autres » – des Françaises (de Froncles, du Vigan et de Marseille). Paruline fait de la gymnastique douce sous la supervision d'une Colombienne, d'une Libanaise, d'une Algérienne ou d'une Acadienne. Et sa classe, en collants noirs, se compose, entre autres, d'une Péruvienne, de deux Russes, d'une Afghane, d'une Roumaine et d'une Mexicaine. Paruline fréquente aussi une fromagerie dont le proprio est égyptien (qui lit le Coran entre deux clients), dont le bras droit est un Libanais, chrétien, et le bras gauche, une Algérienne, musulmane, une Kabyle (qui fait la bise aux clients qu'elle aime, ça s'peut-tu !, sous les yeux effrayés de son patron islamiste).

À l'épicerie, Paruline a deux caissières préférées : l'une est camerounaise, l'autre, tunisienne. En terminant, Paruline a une nièce noire d'un père malien et une grand-mère française de religion juive. « Oy vey ! »

Merci « les autres » de m'ouvrir l'esprit, de m'enrichir de vos yeux vastes, de me sortir de mon petit univers de frontières. Quel beau pays que les autres ! Quel commencement du monde que de pouvoir se sortir de soi pour aller vers les autres ! Cela dit en se pressant et en peu de mots, puisque cette femme de toutes les beautés est française et que je passe ma vie à l'aimer. Je suis toujours en minorité au sein de sa famille, de ses amies, de ses collègues de travail. Et j'y tiens !

Et alors ! Les autres me disent qui je suis, d'où je viens et où je vais. L'AUTRE m'apprend à vivre, pour mon plus grand bien, l'autre m'apprend à « nous » vivre, l'autre m'apprend à faire la terre. Je n'ai pas de problème d'identité : je suis un Français de souche, de fibre, je vis dans une Amérique, j'habite un fleuve en Haute-Amérique, et j'appartiens aux autres, je suis de la mouvance des autres qui

viennent ici s'établir le long du grand « chemin qui marche » – comme l'appelaient ces autres que nous avons tassés dans un coin en arrivant, crucifix à la main.

J'autre, tu autres, il/elle autre. Plus autre que moi, tu meurs. Je m'accommode mal de ces accommodements déraisonnables qui sont comme autant de diktats de gens fermés sur eux-mêmes (euphémisme poli). Racisme déguisé, voilé. À vrai dire, je ne m'en accommode pas du tout.

Bref, le foulard que je porte, moi, l'hiver pour me réchauffer le cœur, vaut bien le foulard qu'elle porte, elle (Lydia, la belle musulmane qui donne des bises), pour se réchauffer l'âme. Tout à fait très bien comme ça...

Puis, un jour (pour décélérer), lorsque l'heure bleue de la vie se pointe le museau, L'AUTRE se métamorphose en étreinte à jamais. Pure et simple et belle et transcendante et exaltée... Ah oui ! au-dessus du pays, de la langue et d'un dieu (au choix), il y a l'étreinte pour exprimer hautement, par exemple, son amour à la femme que l'on a aimée et pour sentir, en retour, que ce voyage sur la terre se résume à des enlacements vers la lumière où hier se fond dans demain.

*Si je t'étreins c'est pour me continuer / Paul Éluard. L'étreinte est capitale, primordiale, fondamentale dans la vie de tout être humain sur la terre comme au ciel, quels que soient sa langue, sa religion, ses foulards, ses façons de cuisiner, de faire la fête, de faire la prière...*

En prime : des bras qui s'ouvrent et qui s'agitent autour d'une être (qui enlacent) chassent le brouillard – de ne pas avoir montré son cœur aux « autres ». Et c'est en ouvrant les bras que le vœu de mourir s'annule... que l'on sorte de la lumière, comme un bébé naissant, ou que l'on y entre, comme un vieux qui n'a plus ses jambes, ni ses oreilles ni ses yeux.

Les bras qui s'ouvrent, au fond, sont un cœur immanent au cœur de tous, pour nous permettre de rêver que nous rêvons – que j'me dis...

*Au même moment...*

## VI

### GRAFFITIS

[Des graffitis des catacombes... En réalité, ce sont des poèmes que nous avons trouvés dans le ventre de Montréal, littéralement, dans les parages souterrains du square Saint-Louis. Le trou d'homme au beau milieu du parc mène directement dans les entrailles du secteur. Nous y sommes descendus pour photographier les écrits sur les murs. Puis nous les avons numérisés afin d'établir un certain « contenu éditorial » – les poèmes d'amour surtout nous intéressaient.

Contrairement à ce que nous croyions, lesdits poèmes ne sont pas le fait d'un collectif, mais bien l'œuvre d'un seul homme qui vient de temps à autre les coller sur les murs des catacombes. Le poète aux cheveux blancs, légèrement voûté, ne dit jamais un mot, paraît-il, mais prend soin de saluer des yeux les personnes présentes. Les couloirs souterrains sont tapissés de feuilles roses sur lesquelles on peut lire des vers écrits à la main, en lettres attachées. Le rituel de l'écrivain est simple, nous dit-on : il les colle sur les murs – sans nécessairement reprendre là où il avait laissé – et, avant de repartir, il s'assied dans un coin, seul, puis il pleure pendant de longues, très longues, minutes... D'un bond, il se lève et quitte nerveusement les lieux, pendant que son feu silencieux illumine encore le noir.

Partout sur les murs, des graffitis...

PRENEZ-MOI GAILLARDEMENT KEKUN J'ME POSSÈDE PUS

À dix pieds sous terre  
les murs ont des orteils

J'AI PAS LE TÉLÉPHONE **GIGI** C'EST OK  
POUR UN ENFANT

## CAUCHEMORT

J'AI PAS DE RIDEAUX DANS MA CUISINE

JE FILE POUR ~~RENT~~ LE TEMPS  
le big bad bully qui s'amuse à nous gosses grave

Tout est **impossible**.

Revenir sur terre ? **JAMAIS**. Trop laid.

**GIGI** JE FAIS PAS MES NUITS

**AUX LARMES CITOYENS**

ELLE DIT QU'ELLE M'AIME  
MAIS JUSTE AU TÉLÉPHONE

VEUX-TU BEN ME DIRE C'QUE J'FAIS ICI ?

ÇA PIQUE EN CRISSE DOCTEUR

JE VEUX M'ENLEVER LA MORT, j'y tiens

C'EST-TU DE MÊME PARTOUT ?

PARTOUT PARTOUT PARTOUT PARTOUT PARTOUT

FACE DE SINGE

C'est comme PAS

HUMAIN

qu'elle soit burkachée  
de la tête aux pieds

*me semble*

*Mes yeux sont des lampes*

POLITICHIENS WOUF-WOUF

DANS MES MAINS NUES **GIGI** TON LIT

Grâce à toi ma **GIGI** je suis l'homme de ma vie

QUAND J'TE L'DIS, TU ME DIS DE PAS LE DIRE  
QUAND J'TE L'DIS PAS, TU BOUDES, DÉCIDE  
BORDEL

LES **FEMMES** EN ROBE SONT PLUS BELLES

J'AIME QUAND TU ME TOUCHES OÙ TU TOUCHES PARCE QUE ÇA ME TOUCHE

**GIGI** prends tes jambes à mon cou  
sauvons-nous

L'ARGENT DES RICHES = LES PAUVRES

j'arrive pas à me faire du coeur ça fait trop mal

**MOURIR AUX LARMES**

EST-CE QUE J'ME PEUX ?



Me puis-je ?

Dans les circonstances, sous terre, malgré un taux d'humidité de cent pour cent, l'ambiance était « détendue ». Vivent sous terre donc des décrocheurs dans l'âme, pour la vaste majorité. Entre autres : une agrégée de lettres désagrégée, devenue femme-sandwich, qui prédit haut et fort la fin du monde des livres pour très bientôt ; une belle infirmière urgentiste en burnout (elle a quadruplé son salaire l'année dernière en effectuant des heures supplémentaires, c'est-à-dire qu'elle travaillait douze heures par jour, sept jours par semaine) ; quelques picoleurs professionnels ; un boursicotier en déconfiture ; un chanteur de charme bouffi des années soixante-dix, sa moumoute de travers ; un vieux monsieur qui cherche désespérément son épouse, photo de mariage à la main, l'âme feuille morte ; un ingénieur effondré qui a commis une grave erreur de calcul en se livrant à des magouilles ; un gay bleu qui cherche la femme en cavale qui porte son enfant ; un corbeau de la presse écrite engraisé aux hormones de complaisance ; un thuriféraire d'un magnat des médias qui, toute sa vie durant, pour un salaire famélique – dans les six chiffres – n'a cessé de régurgiter ses humeurs, de déverser son fiel (genre : *ça, c'est pas bien ça, ça, c'est pas beau ça, ça, c'est pas bon ça*), jusqu'au jour où il a percuté en moto le pilier d'un viaduc, en revenant d'une rencontre du troisième type avec la Vierge Marie, qui était de passage au Festival du cochon de Sainte-Perpétue (une cousine éloignée de ladite Marie) ; un expolicier qui passe ses journées à sucer le canon en plastique d'un pistolet de cow-boy pour enfant ; une diseuse de bonne aventure qui voudrait bien avoir une aventure sous terre ; un étudiant, le nez en sang, qui dessine avec son sang des carrés rouges sur son *tee-shirt* ; un ex-député, qui a profité d'élections clés en main, camé jusqu'aux oreilles ; une grande vedette du petit écran, trophée en poche – j'aime mon public, et mon public m'aime – qui voudrait qu'on lui fasse des câlins ; un juge chauve à la retraite, cymbalettes aux doigts, qui arrive du Festival Hare Krishna... Sans oublier le poète fantôme, soul pleureur, qui voit la vie en rose, en vers et

contre tous. Et tout ce beau monde aurait opté pour la simplicité volontaire, ou à peu près.

Comme disait ce poète français : *On ne peut plus dormir tranquille quand on a une fois ouvert les yeux.* Nous avons fait un tri donc parmi tous ces graffitis et opté pour rapailler les mots d'amour, les poèmes d'amour. Et ce, rappelons-le, parmi une littérature murale imposante. D'ailleurs, nous avons l'impression d'être dans un grand livre, sous un ciel étoilé de mots. En plus, il neigeait à l'extérieur lors de notre passage. Première neige de novembre – habituellement au moment du Salon du livre. De gros flocons duveteux qui ne semblaient pas trop savoir où aller se poser. Presque gênés. N.D.L.R.]

*Tu es là, mon amour, et je n'ai lieu qu'en toi.*

SAINT-JOHN PERSE

Je te regarde regarder la lumière qui te regarde  
couleur poil de loup qui te sied à l'image du cœur dans ton cœur  
cœur bon en tout      rêve en plein jour      et digne de battre  
    pour me faire la vie en rose  
quand tu me prends dans tes bras en me parlant tout bas

\* \* \*

Je t'observe de loin comme un espion russe blond  
je me dépêche de te dire dans ma tête nous deux doux  
en utilisant le moins de mots possible les plus visibles à l'œil nu  
    des mots sonnants      vif-argent  
fiers de leur allure à toute allure sur le bout de ma langue qui  
tarde à se draper dans l'amour à lèvres à foison  
    qui rend les bouches fusionnelles      brillantinées

\* \* \*

C'est le recommencement du commencement de nous  
et les nuages font des vagues en haut-bleu      flammes liquides  
toi tu vis bellement dans la lumière des siècles      lézard fille  
tu fais en sorte que l'on se sent attiré de te regarder frémir  
en te couvrant d'éclairs de racines de lumière      belle arbre  
tu nous tires vers toi en tes lieux doux de chair sentimentale

\* \* \*

Comme tu sais je suis tes traces à la fine trace je te renifle  
je n'ai de moi qu'une attention toute simple couleur de vent  
et des os calcinés d'avance enrobés de chair pâture  
Je passe mes journées de ta lumière où tu règnes en beauté  
    à ton sommeil où tu parles en bien de moi

j'ai des yeux tout le tour de la tête uniquement pour te regarder  
je n'ai de cœur que des battements qui me rappellent à l'ordre  
du désir de rêver de toi surtout lorsque je rêve de moi

\* \* \*

Tout le monde au grand complet sait que les arbres savent tout  
au grand complet sur tout le monde puisqu'ils nous trépanent  
qu'ils nous poussent dessus dedans et à travers  
dans les petites allées grises ils se nourrissent de nous en eux  
nous sommes de la terre dans la terre  
et la nuit ils fredonnent des airs connus des airs de nous

\* \* \*

Si je nous quittais je me souviendrais intact de nous  
et en nous quittant je nous retrouverais instantanément  
au coin de la rue dans l'abribus Pivette je nous trouverais

\* \* \*

Le noir fait peur aux poètes qui fouillent le noir pour ramener à  
la surface du sol ce qui respire dans le noir, ce qui chuchote dans  
les cratères d'effondrement.

\* \* \*

Avec nos mots d'ici qui ne savent rien qui parlent pour ne rien dire  
la plupart du temps elle se croit parfaite la vie le nez en l'air  
mais ce n'est pas une vie enviable il pleut trop d'eau de larmes

\* \* \*

Toi tes mains deviennent agrippantes comme des lèvres  
qui embrassent et se crépusculisent  
tes jambes s'allument comme des néons de cuisine

tes seins de fille pointent les oreilles car ils entendent être pris  
vivants au son d'un chant de reflets lisses ta petite tenue  
se tient mal en grand et je ris de pouvoir te conquérir  
si facilement tout s'invente au fur et à mesure  
ton ventre s'ouvre sans trop savoir comment jusqu'à la mer les  
bouches involontaires ont faim tu bâtis un nouveau monde  
pour nous cacher car il y a un petit goût de bonheur  
Ton corps entier rougit quand tu ne souris plus  
pour la première fois et nous sommes irréels  
comme une cinquième saison  
flammes de neige à quatre mains à une seule tête tendre

\* \* \*

Tes yeux, j'oubliais tes yeux... Tes yeux sont des forêts boréales qui  
procurent un sentiment de sécurité à l'homme que tu conquiers,  
debout près de ton lit.

\* \* \*

Plus que certain que ma vie est plus que non vertigineuse mes  
vérités sont fausses outre mesure ou font les folles  
et mes erreurs vraies de vraies dans ma poitrine comme  
l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'ours  
ma grosse tête lampe ne pèse pas grand'chose et quand tu  
regardes tes seins dans la glace l'appel aux armes  
pour voir s'ils ont encore vingt ans ma tête est en état  
d'apesanteur elle dort debout dans ton rêve joues rouges  
Je me suis donné une ombre plus grande que nature j'ai honte  
je ne comprends même pas le plus petit mot doux avec larmes  
qui pousse dans ma rocaille de pensées  
Je suis parfaitement imparfait sur toute la ligne  
(un alexandrin, merci mon dieu)

\* \* \*

J'en veux, terriblement, à dieu, de ne pas exister.

\* \* \*

*Pourquoi suis-je si belle ?  
Parce que mon maître me lave.*

PAUL ÉLUARD

*Matin lavé comme l'épouse.*

SAINT-JOHN PERSE

Un rêve pour dormir hors de mon sommeil  
qui se plaît à dire le plus grand fleuve à vif de toi  
réveille-toi pour que je me trace un sens des yeux de plus  
pour la journée pour la vie toute ma vie toute une vie

\* \* \*

Un rappel je te le me le répète tout dire les mots que l'on a là  
que l'on est là par-delà là de là et là et là  
même si c'est bien peu à l'oreille d'un sourd et muet  
clos dans un murmure en boucle à montrer du doigt  
Le fleuve est froid sans son ciel au fil de l'eau  
soleil bleu qui remet tous les jours ses faux ciels

\* \* \*

Nous ne faisons jamais nos nuits il y a toujours du désordre  
tu l'affirmes même avec tes bouts de sein en l'air  
il y a toujours de la lumière dans la pièce noire d'à côté toujours  
une fenêtre éclairée avec des ombres chinoises dedans comme un  
rêve qui rêve tout haut d'être terre ferme  
langue fondante belles chairs pêche qui se pavanent

canicule au ventre      abeilles à miel      sans corsage sans draps  
à deux mains dans ses seins aussi moelleux l'un que l'autre  
Cœur au grand cœur qui cherche à se faire une tête  
je veux des yeux qui ne voient rien d'autre que ce que tu vois les  
images de ton monde projetées dans mes yeux

URGENT      réinventer l'humain      sans poil de singe  
redessiner des yeux rivés sur le temps      ce toujours pressé  
qui dépasse sous les robes des femmes qui sentent bon  
cette vie la vie se vit comme l'amour      la mour l'amort  
c'est en nous quittant que nous nous retrouvons béants  
Remettre les compteurs du temps à zéro      il faut bien y croire

\* \* \*

Circulation du sens dans les veines de l'amoureuse  
et si elle sourit en plus les mots manquent à l'appel  
car elle est vêtue d'une robe lumineuse qui me va à ravir et se  
presse tout entière de me montrer la femme femme

\* \* \*

Quand je te vois devant moi choisir une barquette de framboises  
je suis rassuré je ne risque plus rien  
quand je te sens près de moi parmi la foule qui joue du coude  
je suis rassuré dans mes veines à pleines mains le sang quand  
tu t'assois la nuit dans le lit pour prendre un peu d'eau  
je sais que tu es vivante et je souris sans raison      je suis niais  
quand tu dis que tu es un arbre je cours me cacher sous ta feuillée

Au bout du bout de mes yeux juste un peu avant de tomber  
dans l'univers où tout est trous noirs dans des trous noirs  
au fin fond des tourments qui ne me lâchent pas d'une semelle

les malfaisants les pas-de-tête les sans-génie  
à l'angle de tes yeux avec leurs bras autour de mon cou  
qui déconstruisent le mal à grands coups de caresses  
je vois j'imagine ce que je dois avoir à voir qui n'a rien à voir  
avec ce qui se voit armé d'yeux de haine  
et de mains broyeuses  
et de carnassiers dressés à rapporter le gibier  
je te vois me voir et je sais que tu n'iras pas voir ailleurs si j'y suis  
Dans mes rêves je rêve de te voir en rêvant      présent je te suis  
soudé      comme un sourire de la petite Rose

\* \* \*

*ma bien-aimée aux hanches de soie crêpée*

ROLAND GIGUÈRE

Je serai crois-moi le seul homme que j'aurai bien connu  
je regarde mes mains et je vois les mains de mon père  
mais toi tu auras vécu le temps où je n'avais pas de vie à haute voix  
cette vie de vie de ma vie de vie  
et tu savais comment la vivre en te vivant      tout simplement  
toi tout à toi de moi m'amenuisant en faveur du cœur

Pour toutes ces choses petites mais grand large air salin quand  
on y pense de près en écartant les lamelles du store pour l'odeur  
de tes cannelés dans toute la maison  
petits animaux de compagnie  
pour ce rire éternel comme les neiges  
au sommet de tes yeux en pleine nuit blanche  
pour tout dire pour bien le dire pour le redire une fois pour toutes  
je te le dis comme les poètes de mon siècle me l'ont appris  
à éplucher l'alphabet qui ne s'ouvre que sur ton visage

je vous aime toi et elle ni de loin ni de près du fond de mon silence  
où je me vois parler comme un dingue qui tend les bras

Si j'ose parfois vivre de moi faire mon âge  
c'est de toi que je suis l'eau qui réfléchit le temps qu'il fait je ne  
me vois pas je ne sais pas comment comment on vit  
avec ce temps qu'il fait hier deux bombes à Boston  
c'est toi qui fais que je me vois parfois me voir avec  
des images imaginaires au bout des cils pour embellir le jour  
sinon si tu n'es point là je ne vois rien tête folle  
je ne vois en fait qu'un paquet de nerfs un passant-par-là  
un hiver je me vois je marche dans la tempête habillé en été

J'ai réussi à mourir à quelques reprises tu sais  
du temps où je marchais dans la neige pour me laisser mourir  
un temps dans ma tête à ne pas mettre un chien dehors  
je voulais ma mort subite dans ce cauchemar où l'on marche  
dans la neige se quitter sans regarder derrière soi  
je l'entends encore m'hypnotiser me dire qu'elle m'aimait  
mais la neige me piquait le visage essaim de guêpes blanches  
je n'ai pas su percer la toile transparente de la vie  
qui nous sépare de la mort translucide en direct j'étais trop  
englouti par un grand grand manque d'air  
pour me laisser choir dans la neige noire de janvier  
Puis il m'a fallu refaire le plein de mots qui veulent tout dire  
en quelques phrases comme des étoiles fixes  
pour nommer la vie la mour l'amort de loin  
comme un amoureux qui pleure tout seul dans son coin

Puis tout à coup beaucoup plus loin en arrivant vite toi  
tes hanches neige tes yeux de renarde argentée  
ta vaste vivacité qui m'ouvre grandes les pupilles ton clafoutis  
tes crèmes pour le corps



tes mots repères tes orteils de diable ton rire écho  
et comme une intervention sans anesthésie  
tes mains dans ma tête pour reconstruire mes yeux  
sur la terre comme au ciel

\* \* \*

*Tu m'as donné ce très grand cri de femme qui dure sur les eaux*  
SAINT-JOHN PERSE

Toi tu es le fameux soleil de mille ans la beauté sans vertige  
qui me prend toute la tête quand je suis sourd de moi quand  
je ne vois même pas qui m'épie en forme de forme humaine  
derrière mes yeux de loup qui regardent la neige neiger  
à plein ciel

\* \* \*

Tous ces arbres presque dans ma cour qui ont tourné le dos à l'été  
qui ressemblent à des squelettes de poisson  
arbres mains ouvertes qui ne pensent qu'à se nourrir d'enterrés  
Toute cette lumière fantasque d'automne qui foment la neige  
Tous ces mots dits comme on dit qui tentent de faire sens  
sur le bout de la langue pour dire que l'on n'a rien à dire  
qui viennent aussi parfois s'allonger sur mes lèvres Paris Plages

Les émotions qui font parfois si mal dents déchaussées  
et le vaste effort de lisérer de soie le quotidien  
donnez-nous aujourd'hui notre paix de ce jour

Le rêve qui rêve d'avoir rêvé du rêve de rêve demain  
en butte à demain justement demain larmes aux yeux  
qui traîne encore ses savates de souvenirs sans cœur

Les mots dits qu'il faut maudire tellement ils sont sans amour  
les choses sans couleurs précises sans reflets d'une autre vie  
ou semblables aux autres choses équipollence  
Des hommes en grande tenue marchent en claquant des talons  
avec leurs mallettes noires munies de serrure à combinaison  
des hommes des choses des regards comme si on les regardait  
pour ne pas les voir faire leurs hommeries de singes armés

Les nucléoles de l'esprit qui voient le squelette de l'intime  
et les angoisses poitrinaires que nous faisons de peur de périr  
vapeur d'eau dans nos lunettes de vue  
ce grand cœur que nous avons en trop qui ne sert à rien du tout  
réglé comme un mort qui meurt à tout bout de champ  
tous les espoirs ne sont pas permis c'est clair

Bref tu étais là cet après-midi-là assise sur un tabouret  
chez ta copine marseillaise italienne en yeux noirs  
dans une lumière pétales de cœur une humanité palpable  
et du coup ladite terre-mère et son homme-fils avaient du sang  
des cœurs qui se battaient pour battre  
et je me suis dit que j'allais aller dès lors vers ton existence  
dans le sens des aiguilles d'une montre

Et j'ai tout de suite vu un chemin droit se glisser sous mes pieds  
des parulines poussaient leurs cris petit ruisseau Michel

et j'ai senti des yeux de lumière venir se poser en douceur  
dans mes yeux vides cerclés de rides  
il fallait que je comprenne la raison derrière mes larmes prohibées  
je semblais il me semblait perdre la raison du plus fort

Tu étais là cet après-midi-là de toute ta splendeur efficace  
j'étais à genoux dans la vase à marée basse dans le varech  
j'ai dû te dire des choses de la vie que l'on ne dit pas  
qui ne se disent pas puisque je suis encore là  
et c'est clairement toi qui m'as fait dire non à moi longuement je  
t'aimais tout de suite sur-le-champ c'est la morale du conte  
comme si nous venions de la même enfance

Tu étais là et tout de suite ma vie a fait un vœu d'or  
mon corps a pris cœur  
et les petits mots de rien du tout ont vu grand  
un vœu qui clouait au sol les ombres tapies dans le noir comme si  
un œil voyant voyait à l'autre bout du monde

Tout dire tout le temps quitte à manquer de mots

Les herbes dansaient dans les parterres de terre  
et l'automne distribuait ses louis d'or tu étais là débâillonnée  
le fleuve se gonflait le jabot pour dire qu'il est aussi la mer  
qui nous mène qui nous mène quand les mots d'amour prennent  
naissance dans le flot des émotions plus que vives  
Tu étais là d'aussi loin que le virus de la douleur nuque glacée  
quand on est couché pour pleurer de ne pas mourir

et le doute du doute a été réduit en mille miettes j'exagère à peine  
devant la multitude de bras ouverts de cet amour  
venu de nulle part en lèvres de partout

\* \* \*

Je te le dis sans cesse à l'infini plus un jour je suis ému  
comme si je n'avais plus de mots dans mes poches  
tu fais du rêve sur ma peau

\* \* \*

Pardon pardon mais dorénavant je voyagerai en classe première  
sur les rivières de ton visage sorti tout droit d'un songe  
comme un tatouage à jamais tracé dans le creux de mes mains

\* \* \*

Toi ma bruyante et mon silence majeur  
ma pensée muette et mes signes de piste  
ma bruyante ma voyante ma danseuse étoile  
si tu savais mon *belle* amour que dans ma vie tu vis toujours  
au jour le jour tout contre moi de jour en jour plus près de toi

\* \* \*

Marathon des ombres lâches et des effets d'espace  
nous naissons dans des corps morts endimanchés  
et nous renaissions invisibles tirés à quatre épingles  
comme des mots d'amour à leur premier baiser

\* \* \*

Les temps nouveaux sont trop durs sans pitié sans cœur  
n'enfantent que des cercueils le plus souvent en tissu  
criblés de balles de haine  
nous ne sommes pas mieux que morts  
sang furieux dans les yeux des hommes et je suis un lézard

\* \* \*

Le courant fugitif dans les nobles allées manucurées  
du cœur entier monsieur muscle univers  
cœur sur les lèvres aussi pour montrer l'amour à faire et il est  
beau ce cœur maternel quand il s'y met  
entier mis à nu pour les besoins de sa cause

\* \* \*

Me fracasser pour une raison bien simple dans le vert feuille  
m'ouvrir la tête et voir penser les pensées en signe de présence  
et dire le jour qu'il fait en levant l'index enduit de salive  
pour sentir d'où vient le vent

La terre est en feu et ce ne peut être une lueur céleste  
pour berner les ombres présentes dévoreuses barbares  
aux deux bouts de la terre sans ligne de flottaison

\* \* \*

Nénuphar.

*Il n'est sécurité plus grande qu'au vaisseau de l'amour.*

SAINT-JOHN PERSE

Je me vois dans tes yeux unis verts voir un homme  
qui n'est pas du monde un type rose et noir  
sans foi ni loi comment dire un homme de peu de foi un enfant  
des caps de Charlevoix qui claque des dents  
Je te vois toi amarrée à tes désirs de femme de miel  
qui se déploie lentement boule de papier que l'on défroisse  
femme à lèvres loisirs amniotique comme une âme neuve que  
l'on déballe vive et qui se met à battre en se parfumant

Elle voudra par la suite me dire d'où vient le vent violent tandis  
que les soupirs méditent vagues moutonnantes  
Et le lit tel un voyeur solitaire sourit de se voir tout nu  
s'entrouvre au plus offert des carnassiers lécheurs prestidigitateurs  
Ce sont les jambes maintenant qui ne savent plus où se mettre  
en fait elles font semblant d'exister elles font les passerelles  
simulateur de vol dans le vide

Elle compte sur les alchimies des corps malins plaisirs et  
l'élégance de son langage du vieux pays sans roi  
pour tendre le lit dans la bonne direction pour en faire un fleuve  
vers l'infini qui sait parfaitement prendre son temps  
pour aller au plus pressé quand la lumière foudroie franc Nord  
la tête dans l'Étoile du Nord du frette et  
le piège se referme sur les amoureux dès le premier baiser rouge  
qui ne savent plus se tenir ni en public ni en privé  
l'intime dit toujours tout ce qu'il ne faut pas dire

Les deux doux disent des choses à n'en plus finir yeux au ciel  
parfois des mots sans queue ni tête qui montrent la vie nue

chaude qui ne concernent que la mécanique des chairs les  
membres s'éclatent dans la réalité perdue du rêve  
l'encre coule dans une des mains qui joue cœur elle

Plumes poils duvets écailles noms d'oiseaux tout y passe  
son écorce de bouleau pleureur est douce comme une peau d'ours  
ils ont de la terre noire entre les dents  
et ils ne sont que deux mammifères marins égarés dans l'eau  
salée d'un rêve bleu-vert et Saint-Laurent

Son ventre de sang agité fait des siennes gicle verse sa lumière  
canicule  
et sa langue fait tout en son pouvoir sur toute la terre  
pour ne pas perdre son français  
il la suit de près sur les rebords de sa chair faible  
où des ciels ardents odorants se consomment à qui mieux mieux  
ses fruits frais débordent presque sucrés presque salés  
il sait parfaitement que son corps est totalement total  
chocolat noir à la fleur de sel elle est un coeurps

Au moment des cris en langue étrangère visage pâle  
en pleine chair  
le ciel tombe rudement à la verticale bien planté sur ses jambes  
et les ombres des arbres se font une forêt boréale qui fond  
où tout enfin se sait sans résonance  
grâce à la science exacte et utile du cœur  
tout se sait enfin mais en même temps des dents qui claquent  
Il faut oublier ce qui vient d'avoir lieu entre nous en couleurs  
parce qu'il faut mourir tout bientôt sans avoir rien dit qui vaille  
dans ce banc de brume aussi gros qu'une terre à taire

\* \* \*

Tenir tête à la terre à tout prix en nous montrant nos rêves

\* \* \*

Il faut remplir de mots la terre et de charades et de poésies  
sinon la terre n'a pas d'échos ni d'idées elle tourne  
elle flotte comme une bouteille à la mer  
et les grandes idées demeurent menues comme des menés argentés  
dans un décor de pacotille où retentit l'écho d'un cri sans gorge  
où dansent des couples drogués qui textent à des amis des mots  
sans suite sans queue ni tête

\* \* \*

Nos racines à nous boivent beaucoup d'eau de larmes. Mais,  
croyez-moi, croyez-moi pas, qui voudrait vivre jusqu'à cent ans ?

\* \* \*

Je me disais aussi qu'il nous fallait un peu de lumière  
comme des coups de lune sur l'eau lisse  
pour apprendre à mourir les yeux ouverts dignement

\* \* \*

Quel drôle de mot à prononcer sur terre, ce « dignement »... Il  
ne colle pas. Personne n'en veut, semble-t-il.

\* \* \*

Je prends mes distances avec le temps  
je ne me laisse jamais pénétrer au fin fond de mes yeux de peur  
de me faire dérober ma brève durée

\* \* \*

*Au même moment...*

## VII

### AMOUREUSE

*Journal d'un obsédé textuel : note de haut de page* — L'odeur charnelle, purement, d'une femme amoureuse est pleinement distincte, entièrement différente, de l'odeur aigre-douce d'une femme bellement nue, avant, pendant et après l'acte charnel. Autrement dit, la femme amoureuse exhale un parfum surnaturel sexuel, bio, tandis que la femme pratiquante, hors amour, non émue, en état charnel aigu, ne dégage pas ce parfum singulier. Elle sent le sexe, tout simplement. Qui plus est, l'amoureuse, heureuse, sait empreindre l'homme, son mâle, en l'oignant de liqueurs corporelles musquées, comme le fait un animal qui marque son territoire. Mais l'homme se doit d'être amoureux, lui aussi, de la femme amoureuse, sinon il n'y a pas de réciprocité de parfumage ni de compatibilité d'intimité (autre parfum surnaturel d'amourosité très hautement mésestimé). En tout temps, il va sans dire, les autres femmes du voisinage savent que l'homme marqué, territorialisé, emparfumé, est la propriété exclusive d'une femme amoureuse. Une fois pour toutes, qu'elles se le tiennent pour dit !

Les grandes pensées lyriques amoureuses d'une femme amoureuse lui viennent de son sexe énamouré ; c'est lui, et lui seul, le grand instigateur, le facilitateur, le dictateur, de la vie à deux – du mariage, aurait-on dit anciennement – telle que planifiée d'instinct par l'amoureuse. C'est lui seul tout entier, le sexe intégral amoureux, qui mène le bal. L'homme, quant à lui, est littéralement encoconné dans les fils de soie de l'amoureuse, des fils d'une grande brillance ainsi que d'une douceur et d'une souplesse incomparables. Fortement « intoxiqué » par ledit parfum de la femme amoureuse, l'homme est presque euphorique à longueur de journée. Soit dit en passant, il n'est pas du tout rare de voir des hommes complètement

subjugués par le pouvoir sexuel net de la femme outrageusement odoriférante. De la femme amoureuse tout en lèvres rose saumon. D'une parfumerie sur deux jambes...

*Pendant qu'il est facile  
Et pendant qu'elle est gaie  
Allons nous habiller et nous déshabiller.*

PAUL ÉLUARD

L'on ne sait pas encore combien de temps dure la passion amoureuse avant qu'elle ne s'étiolle : sept jours, sept semaines, sept mois, sept ans... Difficile à dire, car les femmes amoureuses ne parlent pas, surtout pas, de leur pouvoir de séduction, de leur parfum despotique, absolu. Mais elles savent en user à la perfection, puisque c'est leur art ultime d'être femme femelle jusqu'au bout du bout des orteils – certaines d'entre elles, les plus lyriques d'entre les sensibles, iront même jusqu'à porter discrètement un anneau d'or à leur quatrième doigt de pied, homologue de l'annulaire de la main.

Si cette planète, la Terre, perdue dans des milliards de galaxies et de trous noirs aspirateurs, remplis à ras bord d'antimatière composée d'un rien de paillettes cristallogènes argentées, si la Terre dure encore, et ce, malgré l'inhumanité, la barbarie, la monstruosité de primates armés jusqu'aux canines qui vénèrent, les yeux sortis de la tête, la gueule baveuse, les Kalachnikov ou les *handguns* Smith & Wesson, si cette planète perdure donc, c'est en grande partie grâce aux femmes amoureuses et à leur parfum salvateur souverain. Elles ont réussi à détourner l'attention de quelques hommes – parmi les meilleurs, peut-être – pour amener ceux-ci à se remettre en question, à briser le moule simien en quelque sorte, à considérer l'amour, et non pas l'intimidation ni la violence, ni les cris, ni les coups comme le liant de toutes formes d'échanges entre

les résidant(e)s versicolores de cette Terre. Lilliputiennissime « poussière d'étoiles », la Terre, la Pauvre, parmi l'infinité d'infinis à la queue leu leu qui tournent en rond, ne sachant trop que faire de leurs dix doigts.

Les femmes amoureuses ont horreur (le terme est faible) à la puissance la plus puissante des hommes bêtes puantes – machistes, vaniteux, tyranniques, infatués, violents, manipulateurs, sadiques – qui jouent les âmes grandissimes, arrogamment, présomptueusement, en utilisant leurs glandes anales qui sécrètent un liquide fortement pestilentiel pour délimiter leur territoire, ou, plus récemment, en dépensant des fortunes pour soigner leur image à la télévision débiliteuse, inepte (toutes cultures confondues), c'est-à-dire pour farder leur tête hideuse et pustuleuse de crapaud galeux. Comme si l'argent – lire : porter des vêtements griffés, rouler en grosse cylindrée bavaroise, posséder un hôtel particulier, cacher des billets de banque roses, sales, dans un coffret de sûreté en chocolat noir de la République helvétique, faire défiler son armée au pas de l'oie dans la Grand'Rue pavoisée – était un signe d'intelligence. Comme si tout cela était un signe quelconque d'une quelconque forme de supériorité. Foutaise. *Bullshit* (dirait-on en Basse-Amérique). Chimère. Mirage. Néant.

Les amoureuses savent, elles, et par chance, qu'un homme amoureux, sous le charme de leur parfum psychotrope, est, devient, un homme sensible. Comme une femme. D'où le vers visionnaire du poète, fou de sa femme amoureuse, dans le livre *le Fou d'Elsa*, publié il y a cinquante ans déjà : « La femme est l'avenir de l'homme. » Ledit vers serait probablement devenu dans les années deux mille : la femme *amoureuse* est l'avenir de l'homme.

Digression. [À propos de « la Grand'Rue pavoisée », toute la planète sait maintenant que ladite rue se trouve à Pyongyang, la

capitale de la Corée du Nord, c'est-à-dire à quelques kilomètres seulement des goulags infâmes où sévit une atrocité sans nom et où croupissent deux cent mille personnes dans un état de déchéance aiguë, tel que rapporté par l'ONG Amnistie internationale. Fait à noter : des utilisateurs de Google Maps ont remarqué que, en tapant le terme « *gulag* » (en anglais, donc), Maps indiquait précisément, photos à l'appui, l'emplacement des camps d'internement du régime communiste. Et tout cela se passe maintenant, en ce moment même, sous le nez en l'air des grandes démocraties mondaines, dans un pays où les résident(e)s vivent sous la férule d'un tyran, d'un macaque armé, qui vénère tendrement sa bombe atomique et qui se déplace, même dans son palais de marbre rose, entouré de dix gardes du corps, tout de noir vêtus, sans oublier les verres fumés *aviator style* et les cheveux lissés à la brillantine gluante. D'ailleurs, le régime nord-coréen de béni-oui-oui vient d'annoncer son intention ferme de procéder prochainement à un essai nucléaire de missile balistique à longue portée. « La décision des Nord-Coréens de demeurer virtuellement isolés, selon un observateur, ne peut qu'affecter leur univers sur tous les plans, tandis que la planète, elle, devient de plus en plus connectée. » En rappel... Les amoureuses savent, elles, et par chance, qu'un homme amoureux, sous le charme de leur parfum psychotrope, est, devient, un homme sensible. Comme une femme. C.Q.F.D.

À propos des amoureuses et de l'amour tout court – et pour nous éloigner des camps de la mort de Pyongyang – il est écrit quelque part [*Id.*, *Chambres de femmes*, N.D.L.R.] ceci...

Ce pourrait être une robe fendue jusqu'aux oreilles – nous parlons des lieux-dits de l'amour – une robe fleurie sans manches avec de jolies jambes d'été dedans, tout autour, comme un nid chaud de longues jambes serpentes, non venimeuses... Disons-le tout net, c'est l'amour interminable toutes bouches confondues, rosée du matin.

Ce pourrait être le liant des choses, du parti pris des choses, du tableau noir de l'enfance au fil de l'écho jusqu'à nos rêves interdits pour adultes consentants, jusqu'aux moindres désirs-montres-molles qui se forment et se déforment et se reforment dans le noir tout-puissant, dans le grand cahier quadrillé de chimie organique, en passant par les îles sous le vent de la mémoire vive et par la mort plus que vive... Redisons-le tout net, c'est l'amour pure laine qui « frimousse » des enfants, qui deviendront des pères qui réinventeront le monde et repenseront les hommes.

Certains clameront que c'est le millionième de seconde avant que deux langues étrangères se touchent, s'entortillent, se lovent, dans la bouche de l'un ou de l'autre, et ce, dans le lit de toutes les inconvenances ou debout dans la cuisine contre le réfrigérateur, dans les w.-c. d'un Airbus ou dans un champ de marguerites, sur la table basse du salon ou en écoutant une chanson d'amour... En clair, c'est bel et bien l'amour abondance.

Ce pourrait être aussi une blessure qui cicatrise mal au fil des années, du bleu qui bleuit bien contre le ciel aux yeux bleus bleus bleus, une aquarelle qui rehausse ses orangés rouges d'elle-même, toute seule comme une grande, comme un poème d'amour sans limites qui s'écrirait tout seul, un attachement de fond profond qui pourrait même aller jusqu'à nous empêcher de rire tellement la mort fait mal au ventre, une permanence du regard, une beauté originelle inassouissable, une pulsion magique qui sait briser les ailes de glace de l'angoisse, qui chauffe le sang, le sens du sang, les sens du sens... Tout net, c'est l'amour, en toutes lettres, tel que nous sommes faits pour l'entendre de tout notre être paralysé tremblant dans les neiges molles de mars ou les feuillages agités de juillet – fruiteries d'oiseaux – ou la jungle onglée de janvier.

Aimer son prochain, c'est savoir que son semblable, à la lettre, a les mêmes douleurs au dos, les mêmes brûlures d'être, les mêmes sueurs froides, la nuit, lorsque la cellule mère fonda-

mentale, panachée, s'incarne en jetant ses arborisations sur les vitres des yeux, la même tête qui s'accroche à notre chute, à notre désorientation, comme un Titanic désarticulé, en mille miettes, affalé à vingt mille lieues sous la mer.

L'amour est un verglas chaud qui fait pousser les pylônes du cœur et qui fait chanter les fils – des chants grégoriens, s'il vous plaît.

L'amour a le dos large, mais les épaules fines ; il nous donne une raison existante d'exister, une énergie d'ailes contre le béton de l'impossible, quelques éclairs de génie, une forme à peu près humaine et une attitude immortelle en tout temps, même lorsque nos yeux cernés trébuchent sur des corps morts éparpillés dans des rues éventrées (exemple : les cent mille morts en Syrie).

Amour, amour, je sais ce qui m'arrive, mais je ne sais pas ce qui se passe.

Au lit, il y a des jambes qui hurlent à la lune et qui font des signes désespérés pour se sortir de leur impasse neigeuse, duveteuse ; il est des chuchotements entre les peaux des corps des époux qui disent – quand on s'approche sur la pointe des oreilles – que la faim du monde se résume à un seul mot, doublé d'un cœur douloureux, un seul mot conjugué à un verbe actif, séparé à tout jamais du silence impraticable dans lequel nous sommes sans raison apparente emportés : aimer.

Je rêve en marchant, je rêve en rêvant, je rêve, j'ai plié tous les draps où tu rêves en dormant, déplié mes yeux d'enfant où tu passes en rêvant...

Sur le lit allumé, comme un fruit coupé en deux, fleure le verbe « aimer », verbe porte-bagages qui fait que l'on n'habite jamais au même endroit chaque jour de l'amour de tous les jours. Comme si chaque journée, en l'amour même, dans ses yeux verts, se devait d'offrir un amour différent ; il s'agit de bien peu de chose parfois : une caresse nouvellement émue quitte la main pour des yeux meilleurs,



et la vie vient de changer. Mais il y a aussi des choses lourdes, des raisons désunies, des démences, des chairs désaccordées, des écroulements, des éboulements, des destructions, des morts subites, des désespoirs plus grands que le désespoir – un époux malade pour la vie... – et le verbe « aimer » devient alors muet pour la vie. Parfois. Il y a des trous mauves dans l'atmosphère, parfois, qui ne comportent pas d'air et qui peuvent rendre fou facilement – il faut le dire.

Ce pourrait être aussi un amoncellement de bras qui forment une palissade de perches permettant de contrer les brouillards de l'âme de l'aimée, c'est l'amour « femmes-qui-n'ont-pas-eu-d'enfants-dans-leur-ventre », l'amour volcan éteint.

Partager la salive de l'autre – le sel de la vie, pour ceux et celles qui seraient offensables – c'est la communion solennelle.

Un grand paravent chinois, laqué, incrusté d'un papillon bleu royal, gros comme un geai bleu, qui nous abrite jusqu'à un certain point du regard filtrant, dévorant, de la mort, c'est l'amour dans l'âme, comme des concrétions de mort dissoutes, pour nous survivre un peu.

Le prix de la nudité, petit déjeuner compris, mains savantes en sus, c'est l'amour classe affaires.

Amour dans le grand chantier de velours du corps, fesses- dunes de lune de miel à vue, cependant que la femme fait la fille fauve en vocalisant ; amour avec la langue enfouie jusqu'au point gai qui signifie que plus rien ne nous écarte du réel maître confiseur ; amour à la bonne franquette sur un coin de la table de cuisine en formica semi-lustre ; amours sur canapés, n'importe où, n'importe quand, n'importe comment, avec n'importe qui, ou presque ; amour récipiendaire avec des mains hautement vertueuses qui entrent partout dans le corps comme dans un moulin ; amour confidences, en pleurant de tout son saoul ; amour langue d'oc langue d'oïl, tel

un discours continuellement interrompu, prononcé du haut de la chair vive par des visages défigurés ; amour en haut de l'escalier, pour éteindre une envie brûlante de mourir tout à coup ; amour sauve-qui-peut les meubles, les apparences ou son âme ; amour pour la prévention de la cruauté envers les animaux lorsque l'un des deux époux veut être la bête de l'autre ; amour échanson, la bouche grande ouverte comme quand on communie ; et le reste à l'infini.

Sous les réverbères, l'amour a des résonances plus opalescentes que l'amour de nuit aux paumes indomptables, c'est l'amour premier quartier de la lune, lorsque, pour la première fois, un homme prend le corps d'une première femme sous un feuillu, sous un réverbère éteint. À vie.

Comme des ailes nacrées qui s'agitent fébrilement à quelques millimètres de la peau et qui font s'étoiler la chair sensible partout dans l'être lacté où peut la peau, c'est l'amour filigrané ou, comme disent les entomologistes, l'amour battements d'ailes de papillon crépusculaire.

Un marché à ciel ouvert, établi le long d'un fleuve de frissons, inabordable en voiture, mais d'accès facile, achalandé mais jamais bondé, fluide, c'est l'amour terriblement visage paysage, dans les nuages, sans âge.

Ce qui reste, presque, la dernière image que l'on capte de la vie en mourant, ce pourrait être l'image de la femme que l'on aime qui coule au fond des yeux pour une dernière fois – femme, couleur de pêche, sans sa raison, sans ses sandales, qui prend la forme des désirs et dont le sourire fait sourire et qui se voit engloutie par la lumière immortelle de sa nudité.

Il tombe sur les planètes voisines des débris incandescents de nos amours naturelles, et il est écrit dans le ciel : la nature porte en elle le gène dominant du cœur et offre, dans sa gangue, un lieu

tout bleu – bleu bleu bleu – aux amours qui ne mentent pas, aux rêves rivés aux paupières.

Un seul mot, dont tous les pouvoirs savent tous les recommandements du monde par cœur, un seul mot, pour toute la vie... AMOUR. Et ce tête-à-tête tout à coup qui s'entend bien au-delà des draps...

*Au même moment...*

## VIII

### SOIGNANTES, SOIGNANTS

[Un courriel, dont nous avons obtenu copie, vient d'être envoyé au centre d'hébergement et de soins de longue durée du Manoir-de-Verdun, boulevard LaSalle, Montréal. Ce CHSLD est un modèle d'excellence.

Une famille, dont les deux parents – un homme et sa femme – étaient hébergés au Manoir, a tenu à faire le point.

Le couple, marié depuis quarante-cinq ans, est décédé récemment. Elle d'abord, peu de temps avant Noël, puis son mari, deux mois plus tard. L'épouse souffrait de la démence d'Alzheimer, depuis plusieurs années ; elle résidait au Manoir depuis quatre ans. Ces derniers mois, elle avait atteint le stade ultime : grabataire, muette, recroquevillée sur elle-même (comme une crevette), le front plissé (signe de souffrance) et totalement absente.

Son mari, lui, avait emménagé au Manoir il y a un an. Il est mort au bout du bout de son souffle, deux mois après le décès de sa femme. Seule la morphine avait réussi à éteindre quelque peu sa toux chronique liée à l'emphysème. Il est mort de consommation.

Le dévouement sans bornes et la très grande compassion des soignantes et des soignants avaient permis au mari, en perte d'autonomie, de séjourner au Manoir, près de sa femme, dans la paix du cœur entier (toute relative, bien entendu, pour un homme de quatre-vingt-dix ans).

Le vieil homme vouait une grande admiration aux soignantes et aux soignants qui s'occupaient de lui, qui veillaient sur lui et lui procuraient de petits moments de perles dans les yeux.

*À l'attention de la directrice générale du Manoir-de-Verdun*

La famille témoigne... N.D.L.R.]

**V**ous êtes, si dieu existe, des anges incarné(e)s – sinon, vous êtes des êtres venus d'ailleurs, hors de nous-mêmes. Exceptionnels. Vous accompagnez les vivants en fin de parcours, quelles que soient leurs incapacités physiques ou mentales. *Soignantes, Soignants*, vous êtes, sachez-le, les maîtres absolus du Manoir-des-Morts.

Un *saive-qui-peut* général est écrit à l'encre invisible partout sur les murs des chambres du Manoir. Et la mort ne se gêne surtout pas pour oser frapper à tout moment. Presque tous les jours, elle repart avec madame Unetelle ou monsieur Untel. À vrai dire, elle n'en fait qu'à sa tête. Mais vous, vous résistez, vous bluffez les résidant(e)s, vous arrivez à leur faire croire que la mort s'est absentée, pour l'instant... Qu'elle est mêlée dans ses papiers... Une journée à la fois, dites-vous. Ils/elles aiment votre entêtement, et c'est tout ce qui compte au fond. Vos résidant(e)s veulent continuer à vivre comme si de rien n'était, et vous leur donnez aimablement ce miel. Et les fous ? Jamais vous ne prononcez ce mot. Jamais, jamais.

Au Manoir-des-Morts, nous sommes, nous, les aidants naturels de la famille, les morts de demain. Nous entrons chez vous en vous donnant la main, puisque, dans vos bras nous mourrons, nous aussi. Bientôt. C'est comme si vous nous aimiez d'avance pour apaiser un peu la douleur du temps qui nous moule de force et de misère. Qu'on le veuille ou non, nous sommes toutes et tous du même sang, du même groupe sanguin, et toutes nos veines mises ensemble forment le cortex d'un « supercalculateur », tapi quelque part dans un trou noir, en train de supputer ses chances de

demeurer plus longtemps incognito, avant que nous ne puissions, un beau jour, l'épingler comme un coléoptère rare... Mais voilà, c'est une autre histoire sans fin. En attendant, il nous faut mourir dignement au Manoir-des-Morts.

**V**ous faites rêver vos résidant(e)s encore un peu pour qu'ils/elles perdent un peu la mémoire de vieillir. Vous faites en sorte qu'ils demeurent entiers, en toute humanité, hommes/femmes. Vous leur signifiez, les jours de soleil, qu'ils ont encore une ombre, pour qu'ils se voient se voir, sans perdre la tête. Vous êtes les yeux ouverts de leur espoir, peu importe la quantité d'espoir incrusté dans leur chair plissée, décolorée. Vous êtes leurs enfants, leurs frères, leurs maris, pour tout de suite. Même si parfois ils/elles oublient. Vous êtes là toujours pour confirmer l'amour, pour leur dire que l'amour existe même si presque plus personne de leur famille ne vient les voir.

[Nous voudrions, ici, parler des yeux des personnes seules, sans famille, sans amis, parler de leur détresse d'être seules au monde, parler du violon muet qu'elles entendent dans leur tête, mais qui leur déchire les oreilles et du froid bleu panique dans leur poitrine, avec, dans l'intervalle, des restes de gestes humains qui les mènent inexorablement, à très court terme, vers la mort. Et elles le savent, ces personnes qui ont toujours froid, même si personne n'ose en parler. N.D.L.R.]

**V**ous, *Soignantes, Soignants*, savez enlever à vos gens la douleur dans le corps ou dans le cœur ; vous savez quand agir pour leur plus grand bien (confort, comme vous dites), quand déposer dans leur chair le sérum de vérité dont personne ne parle tout haut. Vous leur ouvrez le ciel, et ils/elles renaissent sur une autre terre, avec un nouveau cœur ou une nouvelle mémoire. Et peut-

être que cette fois, ce sera la vraie vie, qui sait... Vous êtes aux petits soins pour vos gens, nous le savons. Nous en témoignons.

[Surtout, surtout, ne lisez pas ces journaux jaunes puants qui font du spectacle de bas étage avec des accidents de parcours inévitables dans tout centre d'hébergement et de soins. Ce sont des torchons qui font vomir, ne cherchez plus. À la une, il leur faut des histoires sordides, déformées par des charognards, pour faire vendre et gaver la cupidité des propriétaires. Résultat : la rumeur, alimentée par quelques pontifes idiots-visuels, soufflés au gaz de leur propre personne, s'empare de la une excrémentielle du 'ournal et jette inintelligemment l'opprobre sur les CHSLD (qui n'y sont pour rien du tout). Une horreur, nous sommes d'accord. Ne vous en faites pas avec cette vilénie. Surtout pas. Des personnes tombent dans des corridors, et c'est un accident. C'est dans l'ordre des choses. Vous n'y pouvez rien. Ce sont des accidents. C'est tout. N.D.L.R.]

**V**ous êtes un cœur collectif qui bat en dépit de tout ce que l'on dit sur les CHSLD. Vous savez aimer vos gens à la tête du client : il/elle aurait voulu avoir un fils, vous êtes le fils/fille en question. Vous riez quand il faut pleurer, et vous pleurez quand il faut rire aux larmes. Vous êtes leur enthousiasme, leur réel, leur imaginaire, leur espoir – aussi ténu soit-il. Vous êtes la vie en fin de vie au cours de la vie. Vous faites redresser les gens courbés. Vous jetez des diamants dans les yeux des fous/folles (affectueusement). Nous les avons vus, ils vous croient sur parole. Vous établissez le réseau du sang qui bruit, ce fleuve qui nous unit tous/toutes, ce fleuve qui cause en dedans de nous, qui nous dit du bien de nous quand la vue s'émeut. Vous êtes le meilleur des hommes/femmes, ce qui rend le cœur cœur, qui fait qu'un cœur est un cœur. En un mot, vous avez la vocation des autres, pourrait-on dire. Chaque jour, vous faites gagner une vie contre la mort. Vous perpétuez la vie jusqu'à ce qu'elle se mette à crier

grâce. Les aveugles vous voient. Les sourds vous entendent. Les tristes vous sourient.

Les peureux bombent le torse. Vous tamisez la peur de vivre des personnes qui n'en peuvent plus, qui n'en veulent plus de la vie. Dans ce Manoir-des-Morts, vous concevez la vie telle qu'elle a été conçue, sans menace, sans violence, sans œillères, sans fard. Dans ce Manoir, les morts dorment séparés d'eux-mêmes, sans se voir, puisque vous acceptez de porter leur mort sur vos épaules. Vous êtes les maîtres du monde, du nouveau monde en gestation, et vous n'en savez rien – vous ne cultivez pas votre image. Vous êtes liés à l'eau des autres planètes. Vous êtes des danseurs étoiles du Soleil. Votre seul but ? Le salut des autres. Vous êtes l'illusion ultime, avant la vérité vraie, le miroir sans tain. Vous êtes l'instant d'âme de l'univers. Vous venez de très, très loin pour sauver le monde. Comme des croisé(e)s modernes. Vous n'avez jamais peur de toucher vos gens, de les prendre dans vos bras, de leur dire que vous les aimez, qu'il n'y a pas de problème, que l'aube est à l'horizon. Vous faites vivre, s'ils/elles le désirent, vos gens un jour de plus à la fois. Vous les embellissez, vous les coiffez, vous les lavez, vous les nourrissez (s'il le faut, en leur parlant de tout et de rien), vous chassez les fantômes, vous leur apportez de l'eau fraîche, vous passez vos mains de lumière dans leurs cheveux tout blancs. Vous les rendez visibles. Magnifiquement.

Vous êtes les constructeurs de sagesse collective. Vous êtes dignement le futur digne de l'humanité tout entière. Vous méritez hautement tout notre respect.

Notre grand-père de Charlevoix, aux yeux bleus bleus bleus, aurait dit de vous : « *Soignantes, Soignants, vous êtes des Soies.* »

*Au même moment...*



## IX

### STOP

« Je viens d'appuyer sur le bouton vert. Ça devrait enregistrer. Un, deux... Un, deux... Vérification... Bouton rouge. Stop.

[Magnétophone oblige... Extrait revitalisé du feuilleton feuilleté *En mille miettes*. Nous avons retrouvé la bande sonore originale sous une pile de papiers, dans le fin fond d'un cagibi. Au moment de la transcription, chaque fois que le clic du « stop » se faisait entendre, nous avons pris la liberté de créer un renvoi à la ligne. Bref, nous avons éliminé de ladite transcription la presque totalité des « stop » qui parsemaient, polluaient, l'enregistrement. N.D.L.R.]

J'ai écouté, et le son est bon. Je réessaye pour être sûr. Il passe un hors-bord à toute vitesse en face de moi. On va l'entendre. Un, deux... Stop.

C'est bon. Ça s'arrête tout seul, ce machin-là. Le petit voyant rouge est allumé, c'est bon. Je vérifie une dernière fois. Stop.

J'ai piqué le magnéto dans le bureau de la psy, qui était tout en jambes ce matin. Je le lui ai emprunté, disons. Pour voir ce que ça donnerait si j'étais ailleurs que dans son bureau beige déprimant. La beauté de ce machin-là, c'est que les silences ne sont pas là. Quand on appuie sur le bouton rouge, le silence s'installe dans le silence. C'est bon. C'est du concentré de fou qui est là-dessus. Bon pour la science. Je donne mon âme à la science. Il fait beau.

Il n'y a personne dans le parc. Sauf deux enfants là-bas qui courent après un écureuil. Si la psy me demandait à quoi je pense quand je vois des enfants jouer, je répondrais : « À des enfants qui jouent, tiens ! »

Pas facile d'être fou. Ce n'est pas du tout ce que j'avais imaginé. Pas une miette lyrique, ni exaltant ni exalté. C'est carrément plate à mort. Linéaire. Au ras des pâquerettes. J'éteins, je ne sais plus quoi dire...

J'ai donné cinq cigarettes au gardien pour qu'il me laisse sortir. Pour que je puisse venir ici, dans le petit parc à côté de la maison des fous. Il m'a fait promettre de revenir dans une heure. Promis ! Mario, il s'appelle, ce gros patapouf tout rougeaud, excellent candidat à un AVC. A-t-on idée d'appeler un enfant Mario !

La rivière des Prairies coule à mes pieds. Plutôt brunâtre. Je suis assis sur un banc vert, au bord de l'eau, où l'on a aménagé une espèce de jetée en pierre, hérissée d'un garde-fou en fer forgé. Je suis fatigué tout à coup. J'ai le cœur qui palpite. La boule dans la gorge.

« Avez-vous pris vos pilules ? », dira-t-elle en parlant du nez. « Oui, j'ai pris mes pilules de bonheur », vais-je lui répondre, en nasillant dans ma tête pour ne pas la blesser. Je ne voudrais surtout pas lui faire de peine, elle est trop dévouée, Marilou, la préposée aux angoissés.

Le courant est fort. Il y a plein de gros yeux qui se forment à la surface de l'eau. L'eau a des yeux pour voir où elle coule, c'est normal. On a les yeux qu'on peut pour voir où on est, surtout si on n'est pas sur terre.

Marilou sait que je ne suis jamais loin. Je ne sais pas si j'oserais croire en dieu. S'il n'existe pas, c'est terrible. S'il existe, alors là, c'est encore pire que pire. De laisser la terre dans l'état lamentable où elle est, il suffit de lire les journaux, c'est... il n'y a pas de mots... Je ne peux pas vivre en voyant ce que je vois. Évidemment, moi, je ne suis pas une référence avec ma tête de toupie. Mais même ceux qui sont faits forts ne peuvent pas le prendre. Ils font semblant de rien, ils jouent les durs, l'air au-dessus de leurs affaires comme ça,

mais, dans le fond, ils ont la tête qui tremble de peur. Un dieu qui sait faire des yeux à la surface de l'eau mais qui ne s'occupe pas de nos affaires... L'horreur totale. Pas de sens. J'ai mal au cœur.

Ils m'ont bagué comme un pélican bleu des Galápagos : 92.25.37. LOUIS-MARIE SIMARD, 92.25.37. Mon numéro de patient que je porte au poignet. Catégorie : régulier. Je ne sais pas trop ce que cette étiquette veut dire. Non violent, je pense. Je peux aller me promener partout dans l'établissement, sans danger pour les autres. « Régulier. » Comme une pizza. Je viens aussi avec un Coke Classique et un petit pain rond dans le milieu de la pizza pour éviter que le carton ne touche au fromage fondu et s'imbibe de graisse. Institut Albert-Prévost, boulevard Gouin Ouest. Près du pont, près de l'endroit où se trouvait anciennement le parc Belmont.

Un yacht long comme une limousine glisse sur la petite rivière un peu timide et tout énervée... Absurde ! Les gars de bateau sont huileux.

Mon ami Roland s'est jeté à l'eau, une fois, dans la rivière des Prairies. Et il n'est jamais revenu. Il disait que, tous les jours, « il s'agit à toute minute de se trouver des raisons ». Lui, ce jour-là, il n'a rien trouvé. Mon ami Roland.

Mon amour, ma Paruline... Stop. Je ne suis pas capable de parler normalement. Ma voix rentre la tête comme une tortue qui a peur.

Et je ne suis pas dans mon état normal, faut dire. Je ne suis pas capable de t'écrire non plus. Ma main d'écriture tremble trop. Un tremblement de me taire. Stop.

Chaque fois que je pars me « ressourcer » durant deux ou trois semaines, je sais que c'est l'enfer pour toi. J'aime le mot. Dis-toi que c'est comme si je partais en retraite fermée à Saint-Benoît-du-

Lac. À la différence que, ici, ils me font dormir pendant quinze jours. Cure de sommeil, à grands coups de phénobarbital pour que j'oublie de sentir mon cœur. Après, ça va couci-couça. Le problème est simple : il faut que je dorme, sinon je ne peux pas tenir le coup, je deviens fou raide, je sens trop mon cœur tout le temps qui me serre le cœur. J'ai une folie vivable, on pourrait dire. Mon amour, excuse-moi d'avoir des sursauts de folie. Je ne voudrais surtout pas que tu m'aimes moins, parce que je deviendrais fou à lier. Je te donnerai la cassette pour te dire que je t'aime...

Wouach ! je viens d'avaler un maringouin.

Je me souviens du premier jour où je t'ai vue pour la première fois, et j'en ai des frissons. Belle à n'en plus finir, tu étais. Souvent, j'ai l'impression que les arbres se parlent entre eux.

Je pense, je sais que l'écrivain Hubert Aquin a déjà fait un séjour de quelques mois ici, il y a quelque cinquante ans. Pour se calmer les nerfs et dormir un peu. Il ne voulait plus habiter son corps, et il en avait marre de ne pas dormir. Il était obsédé par la mort. Au cube.

Moi aussi.

« Sombre et morose », disait de moi un de mes oncles, plutôt vaniteux, quand il parlait de moi dans mon dos. L'animal !

Est-ce que toute cette eau qui passe devant moi a déjà été bue, au moins cent fois, par les populations riveraines qui vivent en amont de la rivière ? Bue puis rejetée dans la rivière par les renvois, les tuyaux, les canalisations. Quelle horreur ! Des plans pour arrêter à tout jamais de boire de l'eau !

Je m'endors... je n'ai plus de suite dans les idées. Plus d'idées non plus. Peut-être que les foutus médicaments sont en train de tout couper, de m'empêcher de sentir et d'avoir des images. Peut-être que, sans images, je ne suis rien d'autre qu'un volume

de suif. Une boule de suif. Une masse inerte. Où sont passées mes images ? J'ai besoin d'images dans ma tête pour vivre. Il y a des folies là-dedans, je veux bien, mais il y a aussi de grands papillons rouge bordeaux qui s'échappent du cœur, des pensées qui pour moi vivent en eau profonde comme les poissons aveugles des abysses, des émotions au premier degré qui me donnent la chair de poule, même en hiver, il y a aussi des mots des profondeurs qui viennent respirer à la surface comme des marsouins et qui émettent leurs poésies, il y a des bras fictifs qui sortent des murs pour me prendre, des corps de femmes de moins en moins nombreuses qui se transforment en une seule femme que j'aime de plus en plus, des moments de grandes tensions où je ne sais plus très bien si je vis ou si je rêve, il y a des phases de résolutions chimiques en moi, je le sens, qui me changent, qui me font changer, changer d'humeur, changer d'air, changer d'opinion à tout moment, il y a des tristesses énormes qui reviennent, des brûlures qui se font sentir, des exaltations qui me font pleurer et rire et parler sans avoir rien à dire, il y a de grands moments d'intimité qui me font accroire que nous sommes immortels, de grandes descentes aux enfers, à l'intérieur du noir mur à mur où la mort est une bénédiction du ciel, il y a des souvenirs qui viennent marcher dans les sous-bois de mon enfance, des odeurs de salin, des images, des dos de bélugas, toutes sortes d'images avec des ailes qui viennent se poser sur les branches de mon arbre intérieur, qui viennent me parfumer de leur présence affectueuse...

... qui me donnent à moi une présence, un regard derrière mes yeux, une façon d'être au monde.

J'aime les oliviers de Bohême. Il y a deux bouquets du ciel tout près de la rivière là-bas.

Je ne sais jamais si je dois sortir de mes états pour aller vers les autres ou amener les autres, sans les brusquer ni les étouffer, vers mes états dits anormaux. Je ne sais pas comment dire... J'aime

certains autres et je ne veux pas qu'ils se sauvent de moi parce qu'ils ont peur. Sauf toi, Paruline, mais c'est différent. L'âme est apprivoisée, je dirais. Je ne saurais te mentir à toi pour me cacher, pour éviter que l'on me voie. Comment dire... Je me sens partir des fois comme si mes yeux glissaient sur tout ce qu'ils voient, sans pouvoir s'agripper...

Une cycliste... Jolies jambes, jolie robe fleurie. Je me demande si elle a le sens de l'amour, derrière ses verres fumés. Oups! elle a disparu dans la feuillée. Comme un fondu au noir.

Je n'aime pas l'eau pour m'y baigner. Je n'aime pas me sentir entouré d'eau comme une île. Surtout dans un lac où il y a des brochets. Je n'aime pas ce poisson jaunasse au bec prédateur. J'imagine qu'il doit y en avoir tout plein dans les herbes brunâtres le long des berges de la rivière des Prairies. Poisson d'attaque. L'œil méchant.

Je me sens calme mais agité.

J'ai souvent de la peine pour les autres qui ont de la peine. Je m'en fous de ce qui peut m'arriver à moi, ça m'est complètement égal. Le « je » dans mon je ne m'intéresse pas. Là-dessus, la psy a sa petite idée concernant mon manque d'intérêt à propos de moi. Les religieuses, les jésuites et ma famille ont laissé leurs marques, et puis c'est tout. Je fais avec. Dans le temps, je parle comme un vieux, on élevait les enfants à la dure, c'était comme ça, et puis c'est tout.

Un couple de geais bleus vient me saluer. On les appelle aussi des pies, parce qu'ils savent, les v'limeux, imiter le cri de certains oiseaux de proie. Tiens, une volée de gracieuses hirondelles pourprées... Chiottes! le voyant rouge est allumé... Il faut changer la cassette de côté.

Voyons voir si ça fonctionne. Stop.

À quoi je pensais tout à l'heure, ah oui... Quand mon père m'a appris l'autre jour que mon gentil grand-père, aux yeux bleus bleus bleus, avait fait un séjour ici, à l'Institut, j'ai failli tomber dans un mal. Il y a une soixantaine d'années, ma grand-mère aurait fortement incité son mari à aller se faire traiter à Montréal, parce qu'elle le trouvait « sombre et morose... peut-être... ». Il déprimait, paraît-il. Donc, mon gentil grand-père aux yeux bleus bleus bleus s'amène en ville, fin seul, chez mes parents, qui, eux, sur le conseil du médecin, amènent mon grand-père à l'Institut pour qu'il se fasse soigner. Soigner... Horreur totale ! On lui fait subir des électrochocs. Horreur ! Mon père pleurait quand il m'a raconté l'incident. Puis, un jour, ma mère et mon père sont allés voir mon grand-père à l'Institut et, quand ils ont constaté dans quel état était le pauvre homme, ils l'ont sorti de là en vitesse, dans l'heure qui a suivi. Mon gentil grand-père aux yeux bleus bleus bleus « n'était plus que l'ombre de lui-même » m'a dit mon père, le pilote de guerre, en larmes. Mon grand-père est mort quelques mois plus tard.

Si jamais on me prescrit des électrochocs, je briserai le visage du zozo qui s'avancera vers moi pour m'électrocuter. Je plaiderai la légitime défense. Il s'agit d'une forme déguisée de chaise électrique, en moins de watts, point. Quelle barbarie ! Madame Psy, tenez-vous-le pour dit.

La terre est beaucoup plus folle que moi, qui suis un simple petit fou de passage.

Mon gentil grand-père aux yeux bleus bleus bleus marchait vite – pour un déprimé ! – prenait souvent ma tête entre ses mains, m'amenait avec lui nourrir ses volailles, regardait son fleuve bleu-vert changer de couleur selon les humeurs du soleil... Mon père adorait cet homme. Moi aussi. J'avais douze ans quand il est mort et j'ai beaucoup pleuré dans les bras de son fils, mon oncle Benjamin.

C'est la mort qui rend fous ceux qui pleurent tout seuls dans leur lit. C'est à toi, douce Paruline plus que vive, que je penserai au moment où j'entrerais dans le tunnel de lumière toute blanche. J'ai peine à me concentrer en ce moment... Bouton rouge. Stop.

Une petite fille de sept ans, une merveille au pays des Alice, son petit frère d'un an dans une poussette, leur gardienne thaïe et un labrador noir embaument le paysage.

J'aurais aimé avoir une fille. Je l'aurais appelée Florence. Elle aurait appris le piano. Je m'ennuie très souvent de l'enfant que je n'ai pas eu(e). J'ai un faible très prononcé pour une Florence. J'aime l'intelligence sensible des femmes dans l'immédiateté du présent. Elles sont là, toutes là, en même temps, dans l'immédiat, et ça me plaît. Je trouve aussi, et je l'avoue bien candidement, qu'elles ont de bien plus belles jambes que les hommes.

Ma mère, ma sœur, les amies de ma sœur, ma première amoureuse, les amies de ma première blonde, les femmes de ma vie, les femmes dans ma vie, mes amies, Paruline... C'est comme si je pouvais me retrouver encore dans la vie grâce aux femmes. Ma carte mentale, qui fait que je suis moins fou que j'en ai l'air. Si j'enlevais un maillon, le collier se briserait, et je n'existerais plus.

Depuis longtemps, le processus borgne de la mort vivante s'est enclenché en moi... Quand j'étais pensionnaire chez les religieuses. J'avais huit, neuf, dix ans, onze ans. Les sœurs n'y sont pour rien. La désintégration s'est amorcée au pensionnat gris parce que je m'ennuyais trop. Trop. Je me suis démoli le cerveau pour compenser, madame Psy. J'ai trop taxé mon système immunitaire pour rester en vie, pour fonctionner normalement comme mes petits camarades. Chaque jour, je devais redoubler de force morale pour ne pas me laisser aller à mourir dans un coin noir du pensionnat, au bout de mon sang de tristesse (comme celle de mon grand-père, peut-être). Je pleure, je crois...

C'était bien au-delà des forces d'un gamin de dix ans, tout ça. Plusieurs années plus tard, au contact de Camus, entre autres, j'ai plongé la tête la première dans le noir opaque. Entre l'immense peine d'amour d'un enfant foudroyé sur place par la tristesse et les premiers émois métaphysiques d'un jeune homme angoissé, il n'y avait qu'un pas à faire pour actualiser à tout jamais l'étrangeté de l'âme qui avait poussé en moi. J'avais les yeux du cœur cernés. J'étais étranger à tout. Je n'avais qu'une seule envie noble : ne plus respirer. La mort était devenue ma vie.

Entre l'enfant et le jeune homme, il y a bien eu les jésuites qui m'ont fait accroire qu'ils étaient les élus supérieurs de la race humaine et que j'étais un heureux candidat au culte de leur personnalité. Je ne les ai pas crus. Ils m'ont tyrannisé. Ils n'aimaient pas les hommes qui avaient de l'anima. Des hommes qui pouvaient sentir la vie comme des femmes. Mon cas, je pense. Et j'aimais déjà beaucoup plus les femmes que les jésuites. Le club des hommes, des vrais, fait par des hommes pour les hommes, n'était pas pour moi.

Ensuite, il y a eu les femmes. Elles m'ont fait ce que je suis, sans être mort déjà de tristesse aiguë. Elles m'ont habillé de la tête aux pieds en se déshabillant devant moi. Elles m'ont enseigné le cœur par corps. Elles m'ont dit que je pouvais desserrer les poings. Elles m'ont appris à parler, à écrire, à lire, à rire. Elles m'ont servi de rêves pour la vie. Elles m'ont ouvert leurs jambes. Certaines d'entre elles allaient même jusqu'à dire qu'elles aimaient m'aimer, et je paniquais, bien sûr. Elles pratiquaient l'art d'être joyeuses, ce qui m'émerveillait hautement. Elles riaient vraiment quand elles riaient. Elles voulaient que je les tienne par la taille en traversant la rue. Toutes. Elles voulaient que je sois comme elles, mais en homme.

Et puis, un jour, j'ai abouti ici, à l'Institut, la mort dans l'âme. Sans plus de force en moi. Fini. Défait. Détruit. Sec. Je voudrais

mourir, là, maintenant, tout de suite, comme un vivant, non pas comme un surmédicamenté.

Quand je suis sorti de l'hôpital, l'année dernière, après une virée dans un hôtel du centre-ville – il paraît que je voulais marcher au plafond de ma chambre d'hôtel comme un insecte – quand je suis sorti, Paruline m'a dit qu'elle comprenait ce qui m'arrivait, et j'ai tout de suite compris qu'elle me permettait de comprendre ce qui nous arrivait. La tristesse ne se raccommode pas par tissage invisible. La tristesse, c'est comme être toujours de bonne humeur, mais à l'envers.

La tristesse, c'est le fond de l'âme révélé du monde quand on le regarde drette dans les yeux. C'est l'état de mon être profond depuis que je suis tout petit. Depuis que j'ai vu dans les yeux de mes parents qui s'aimaient d'un amour intense que leur amour allait bientôt se crasher sous leurs yeux à cause de l'état de santé précaire de ma mère. Peut-être. Notion de mort apprise dans les yeux de mon père à un tout jeune âge, parce que, lui, il savait. Peut-être.

J'ai la tristesse plus forte que tout. Comme une murène dans son trou. Malheur.

C'est fou, mais je suis fou, et j'ai le droit, je suis à la maison des fous. Pourtant, c'est ici, j'en suis certain, qu'il se dit le moins de folies.

Chaque jour, je perds des forces, je me déracine tout doucement. Je me détisse. Je ne sais même plus si, dans deux semaines, je serai en mesure de rentrer à la maison, ou complètement emmuré dans ma folie. Je fais donc un choix éclairé tout de suite, dans mon cœur profond... Je ne veux plus être. Je ne voudrais surtout plus vivre comme un zombie engraisé aux produits chimiques. Je ne voudrais surtout pas devenir un humain qui aurait perdu son humanité.

Paruline, je t' imagine en train de rire, de ton rire si singulier qui me fait rire et je puise en toi toute la force dont j'ai besoin pour venir à bout de mes démons. Je te vois. Belle de sensibilité (mon mot préféré), aiguë d'intelligence dans les yeux, femme femme, ma femme. Et je me dis que... Stop.

Le voyant rouge est allumé... J'arrête. Je parle dans le vide. »

*Au même moment...*



## X

### J'ARRIVE

[Rappel des événements survenus précédemment... En rentrant chez lui, vers dix-huit heures, après une fin de journée pour le moins mouvementée, Louis-Marie ne savait plus où il en était. Sa rencontre avec monsieur Charles-Hubert de Grand-Maison, mandarin de la haute finance Québec inc. et soi-disant grand humaniste, l'avait quelque peu refroidi. Les beaux discours du financier visant à dénoncer le capitalisme cannibale étaient de la poudre aux yeux, et tout était à refaire maintenant. Qui fallait-il ne plus croire à l'avenir ?

« C'est moi », lança Louis-Marie en entrant chez lui. En se tournant pour répondre à son mari, Paruline, qui préparait le souper dans la cuisine, échappa le couteau qu'elle tenait à la main. La lame lui perça la jambe. Vite... Garrot autour du mollet, vite. Voiture... Urgences...

Décidément, les urgences, dans la vie de Louis-Marie, commençaient à prendre beaucoup de place. Était-ce un signe ?

Quelque temps plus tard... cette lettre. N.D.L.R.]

*Bronze de Charles Lemay.*



*Ma chérie, mon amour, ma morte, ma bien-vivante...  
Ma tête entre tes mains, je cherche en vain mon nom,  
    mais il a disparu. Comme toi.  
    Je n'ai plus ni de toi ni de moi.  
Dans les veines de ce presque vieux corps désaffecté,  
    infesté de tics et de grimaces, que j'habite encore,  
    mais sans bail, il n'y a plus personne.  
    Tout est sens dessus dessous.  
    Mon corps est froid, n'en parlons pas,  
    et mon cœur, lui, est une zone sinistrée.  
    Je n'ai plus d'endroit où aller pour voir si j'existe.  
Et l'idée de ma propre mort ne fait qu'empirer les choses.*

*Je m'écris, non sans peine, comme tu vois,  
pour te dire que je t'aime et que j'exige de savoir  
    pourquoi tu n'es plus la vie de ma vie.  
    Cette vie qui t'allait si bellement.  
Faites sur mesure pour toi. Tu savais la vie d'instinct,  
    et elle, en retour, te le rendait à merveille.  
Vous alliez merveilleusement bien ensemble.  
    J'adorais vous regarder vivre ; à vrai dire,  
    c'était ma vie. Toute ma vie.  
D'ailleurs la vie et toi faisiez des bulles de mousseux  
    lorsque vous étiez pris d'un fou rire ou  
    que les mots les plus beaux perlaient sur ton visage,  
    tout autour de tes yeux.  
On aurait dit des grappes d'oiseaux-mouches*

venus en congrès faire le point sur ta beauté.  
Ma chérie, mon amour, ma morte, ma bien-vivante,  
je suis aujourd'hui un pauvre homme  
dans l'absence totale de couleurs.  
Dans le noir opaque, dans une fosse sous-marine,  
à vingt mille lieues sous les mers.  
Je suis un homme en perdition  
dans un endroit inaccessible.  
Je ne peux plus parler, car mes mots fondent  
au fur et à mesure sur le pas de ma bouche ;  
je ne peux plus voir devant moi,  
car mes yeux sont envahis par les algues bleues,  
et je ne sais plus entendre le bruissement  
que fait l'humanité dehors.  
J'ai perdu l'usage de la vie,  
et son mode d'emploi a disparu dans mes papiers,  
dans mes tiroirs.  
Je m'ennuie de l'humain que nous formions.  
Tu me manques. Tellement.

Parfois, je n'en peux tellement plus  
que j'ouvre ta garde-robe  
et que je regarde, pour te voir, tes blouses  
suspendues sur les cintres. Tu défiles devant moi  
dans tes vêtements que je reconnais.  
Tu marches vers moi, et je suis transporté de frissons.  
Où es-tu ? Me vois-tu d'où tu es ? As-tu...  
Parfois, je me réveille la nuit  
– en réalité, je ne dors plus –  
et il y a ta robe bleu-vert sur le pied de mon lit.  
Comme une petite nappe d'eau pure.  
Tu es passée cette nuit en coup de vent...

Hier encore, j'ai passé la journée  
avec mes yeux derrière ton visage pour te voir, toi,  
dans le miroir. Oui, j'ai passé la journée  
devant la glace, dans la salle de bain, à te regarder.  
Tes traits si fins, si bellement dessinés,  
ton sourire émouvant,  
ton rire en cascade si communicatif.

Je me répète, tu es belle comme Aliénor d'Aquitaine  
le jour de son mariage  
en la cathédrale Saint-André de Bordeaux.

Rien de moins.

Je pourrais continuer longtemps à égrener  
mes images utiles de toi,  
mais on va dire que j'exagère encore.

On va chuchoter que je « beurre épais »,  
pour reprendre l'expression d'un copain lettré  
– je voulais m'abstenir de t'en parler, mais,  
quand il a fait cette remarque un brin piquante,  
je suis tombé en bas de mes yeux. Pourtant,  
rien n'est plus clair, net et précis que l'amour.

L'expression des sentiments,  
assortie à son propre chant intérieur,  
sera toujours insuffisante, puisqu'elle tend,  
aussitôt dite, aussitôt transformée, à l'inatteignable.

Autrement dit, comment peut-on,  
ma chérie, mon amour, ma morte, ma bien-vivante,  
comment peut-on demander au cœur entier  
de garder la tête froide... Non, mais !

Je t'écris simplement pour me dire que je t'aime.

Que je suis encore debout.

Que je me reconnais par à-coups, mais que, parfois,  
j'ai des vertiges qui me font bégayer, plier les genoux.

Et je me demande, dans ces moments-là,  
lequel de nous deux est l'autre,  
comme si je me dédoublais.  
Souvent, j'ai l'impression que je ne suis pas seul,  
qu'il y a quelqu'un, toi, à côté de moi.  
Puisque maintenant tu es en contact avec les étoiles,  
tes nouvelles copines de vie,  
je me dis que tu es bien vivante.  
Mais tu vis ailleurs, c'est tout.  
Tu es partie en ville faire des courses et  
tu es coincée dans la circulation de dix-sept heures  
dans la Voie lactée.  
Et la pile de ton cellulaire est nase  
– nous n'avons jamais eu de portable, c'est vrai.

Je t'écris pour me dire que je t'aime.  
Le grand mystère de la vie de ma vie,  
c'est de t'avoir rencontrée.  
La toute première fois, tu t'en souviens,  
tu étais assise sur un tabouret  
au beau milieu d'une grande pièce chez ta copine,  
Joselina, qui emménageait.  
J'ai perdu tous mes moyens en te voyant,  
en jogging rose et vert pomme. Je t'ai même dit  
que je savais cuisiner, et tu m'as cru – moi aussi.  
Publicité trompeuse.  
Ce n'est pas ma vie que je dois remercier,  
mais toute la vie. La Grande Vie du monde entier,  
organisatrice, qui vient d'un grand ailleurs  
sans eau, sans air, sans l'ombre de rien.

Ma chérie, mon amour, ma morte, ma bien-vivante,  
tu es tellement entière, toi,

*que tu te renouvelles continuellement,  
comme une énergie provenant d'une source naturelle  
et je crois, dans ton cas, que tu étais une émissaire  
du Soleil.*

*Peu de temps après notre rencontre,  
j'ai décidé, terriblement ému, de veiller sur toi,  
de te prendre sous mon aile gauche. Je rêvais,  
je l'avoue, je rêvais secrètement d'être toi.  
En vie comme toi. Un peu, beaucoup, passionnément.  
Je t'écris pour te dire que je t'aime.*

*Ma chérie, mon amour, ma morte, ma bien-vivante,  
je trempe ma plume dans l'encre pour t'écrire... Non.*

*Quand j'ai commencé à aimer écrire  
avec un transparent, en quatrième année B,  
j'étais pensionnaire chez les religieuses, et  
soeur Thérèse-du-Sauveur disait qu'il ne fallait pas  
commencer une lettre en disant  
« je trempe ma plume dans l'encre pour t'écrire... »,  
soit.*

*Donc, je t'écris en lettres attachées pour te dire,  
et me répéter, que je t'aime. C'est tout.  
Tu passes à la maison quand tu veux.  
Tu n'es pas morte, tu t'es absentée un petit moment.  
Tu es vivante et morte, ma morte-vivante.*

*Je ne devrais même pas t'écrire,  
puisque, de toute manière,  
c'est toi qui me fais dire chaque mot que je dis.  
Je souffre terriblement... pour le temps...  
qu'il me reste à vivre... j'ai perdu le fil...  
Je souffre terriblement de ton absence,  
ma chérie, mon amour, ma morte, ma bien-vivante.  
Révérende Morte, notre vie,*

*c'est toi qui la fais, toi qui l'as faite, toi qui la feras.*

*S'il m'est donné, par je ne sais trop quel signe,  
de devoir finir ma vie, je le ferai. C'est toi qui vois.*

*Toi, ta vie est maintenant infinie,  
et je ne vis, moi, qu'en ton pouvoir souverain  
dans ce grand pays boréal que tu es.*

*Fais de moi ce que tu voudras,  
ce qui te semble le mieux pour moi.*

*Je t'écris pour nous dire que je t'aime.*

*Embrasse-moi quand tu veux, si tu veux, si tu peux,  
car, tu le sais, c'est le seul chemin que je connais  
qui mène à tes yeux de lumière vive.*

*Je n'arrive pas à m'arrêter de t'écrire.*

*Je suis ravagé, comme tu vois.*

*Je ne suis pas encore mort, pour l'heure,  
car j'ai colmaté mon cœur avec de l'étoupe.*

*Mais je l'ai aussi sommé de t'aimer plus,  
encore plus, comme si la chose se pouvait.*

*Et, en faisant le ménage,  
j'ai tout refait de fond en comble ce réel d'ici,  
tellement imaginaire quand on y pense de près.*

*À toi,*

*ma chérie, mon amour, ma morte, ma bien-vivante,*

*j'ai cédé ma raison de vivre,*

*ma figure à deux visages,*

*mes énergies douces,*

*mes petites histoires cousues de fil blanc rangées*

*dans un carton fourre-tout,*

*mes mots de cœur où s'éternisent mes maux de tête,*

*mes images utiles au dur désir de durer,*

*mes papiers (nom, prénom et qualités),*

*mes photos d'enfant, du temps*

où mon père me prenait dans ses bras,  
mes lettres écrites récemment  
pour effacer mes lettres écrites anciennement,  
mes rêves où tout est vrai...  
Sans oublier ma grande nécessité de ton silence  
haut parleur. Beau parleur.  
Mes apparences trompeuses.  
Ma peur et mon courage d'être et de ne plus être.  
Mes mêmes mots toujours et encore.  
Ma toute petite ombre qui dépasse comme un jupon.  
Ma terre entière de ce que j'en ai su.  
Mes loups hurleurs.  
Ma nudité qui se parait de tes neiges éternelles.

Je m'en vais vers toi, je ne te quitterai plus.

J'arrive.

## Table des matières

PRÉFACE	par André Brochu	9
I	Oh !	13
II	Papa	19
III	Un monde peut en cacher un autre	39
IV	Scoop	49
	<i>Jean-Sans-Nom</i>	52
	<i>Tableau 1 — La soute à poudre</i>	59
V	J'autre	63
VI	Graffitis	73
VII	Amoureuse	97
VIII	Soignantes, soignants	107
IX	Stop	113
X	J'arrive	125

